

Macaire ETTY

Pour le bonheur des miens



Pour le bonheur des miens

**Collection *Yenian*
dirigée par Regina YAOU**

© Vallesse Éditions, Abidjan, 2015
ISBN : 978-2-916532-34-9
**Toute reproduction interdite sous peine
de poursuites judiciaires.**

1.

– Papa ! Quand vais-je commencer les cours ?
Ma question fut inattendue et embarrassante.
Il courba lentement la tête. Impuissant, il fit craquer les doigts. La piteuse tranquillité de la rivière de notre condition venait d'être troublée. Un silence, dru et imposant, se fit. Soudain, une voix lasse me parvint comme un écho lointain :

– Pour être sincère, ma fille, moi-même, je n'en sais rien. Depuis trois mois, je n'ai pas encore perçu ma paie. Actuellement, c'est grâce aux efforts de ta mère que nous survivons. J'ai fondé beaucoup d'espoir sur ton oncle, malheureusement...

L'école avait déjà ouvert ses portes depuis quelques jours à des milliers d'élèves dans toutes les villes et tous les villages du pays. De nombreux parents d'élèves avaient réussi, tant bien que mal, à inscrire leurs enfants après leur avoir acheté le strict nécessaire leur permettant de suivre les cours. Ce n'était pas mon cas. J'appartiens à l'une des familles les plus démunies

de Boignikro. Mon père, Toto Kacou Roger, était vigile à l'hôpital général. Nous habitions comme tous ceux de notre condition dans un bidonville dénommé ironiquement Petit-Paris. Pour aider mon père à supporter le poids de ses charges, ma mère s'était transformée en blanchisseuse. Pendant les vacances, je m'abstenaient de tous les divertissements pour l'aider dans sa tâche ingrate.

Pour tout vous dire, nous vivions dans une indigence à faire frémir le diable de compassion.

Parfois, seule dans la chambre que je partageais avec mon frère Koula, je coulais des flots de larmes en maudissant Dieu qui nous avait abandonnés dans une telle impécuniosité.

Koula, mon frère ainé, qui aurait pu soutenir la famille, s'était fait écraser les deux membres inférieurs alors qu'il avait voulu s'accrocher à un énorme camion qui transportait l'équipe de football de Boignikro. Devenu un invalide physique, tous les matins, sur son siège roulant, un don inespéré d'une ONG de bienfaisance, malgré l'opposition ferme de nos géniteurs, il sortait pour aller mendier sa pitance et ne rentrait à la maison que tard dans la nuit. Cette année encore, mon père avait du mal à faire face à mes frais d'écolage. Ma mission chez mon oncle Bédi, qui nous aidait souvent dans de tels moments, à la capitale, n'avait pas été fructueuse. Je risquais d'interrompre mes études.

Trois jours plus tard, ma mère, partie à Donkouka pour solliciter l'aide financière de sa sœur aînée en revint avec de bonnes nouvelles. Je pus acheter, enfin, les cahiers et quelques livres et m'inscrire en classe de Terminale.

Quand, deux jours après mon inscription, je me présentai dans mon établissement, l'année scolaire était entamée depuis un mois. Munie de mon billet d'inscription, je me dirigeai promptement vers ma classe, la Terminale A. Avec une certaine agitation intérieure, je frappai délicatement deux coups à la porte de la salle de classe.

— Vous pouvez entrer, me fit une voix de l'intérieur de la salle.

J'y entrai. Le professeur était devant le tableau, face aux élèves. C'était un homme de taille moyenne. Sur son visage, on remarquait deux yeux pétillants d'intelligence. Un sourire plein de gentillesse flamboyait sur ses lèvres humides.

— Bonjour monsieur ! Je viens de m'inscrire et je suis élève de cette classe.

— Eh bien ! Asseyez-vous, il y a encore quatre places vacantes.

Je m'installai auprès de David, un camarade de longue date, qui habitait d'ailleurs le même taudis que moi. Nous étions à un cours de philosophie, discipline que j'aimais spécialement. Je remarquai, heureuse, l'aisance et la passion avec

lesquelles le professeur nous dispensait son cours. Ce jour-là, il développait une idée sur la notion de la liberté.

La salle était captivée, silencieuse. Le professeur marchait lentement entre les rangées, d'un coin de la classe à un autre, le geste accompagnant la parole avec une virtuosité extraordinaire. Personne ne bougeait ; seulement des yeux charmés, le regardant avec avidité. Dès que la sirène sonna la récréation, il prit congé de la classe. L'heure était si vite passée !

Fany, ma meilleure et fidèle amie, m'invita à aller boire du jus de gingembre au petit marché du lycée. Dans la vaste cour du lycée moderne de Boignikro, elle me donna toutes les informations dont j'avais besoin en ce début d'année scolaire. Je voulus en savoir davantage sur le professeur de philosophie.

– Il s'appelle Khigaly !

– Comme Kigali la capitale du Rwanda ?

– Oui ! me lança Fany en riant. Monsieur Khigaly nous vient d'Adodougou où il a exercé, d'après ce qu'il nous a dit, pendant cinq ans. C'est certainement le meilleur prof que j'ai jamais eu.

– En tout cas, il m'a impressionnée tout à l'heure.

– Et comme tu adores la philosophie, c'est sûr que tu l'apprécieras davantage.

Fany est la fille de Madame Sylvie Adoubou, la trésorière départementale de Boignikro. Son père Samuel Adoubou qui avait divorcé, il y a quelques années, d'avec sa mère était ministre des transports. Malgré ses origines aisées, Fany est restée une personne humble. Son père à l'époque avait insisté pour qu'elle s'inscrivit au lycée français à la capitale ; elle avait toujours refusé en prétextant de ne pas pouvoir vivre loin de sa mère qu'elle chérissait. Comme la résidence de celle-ci n'était pas loin de notre lycée, elle venait aux cours à pied, en compagnie de ses camarades de classe. Elle était pour moi une amie précieuse et une « sœur » de tous les instants.

À midi, je rentrai à la maison satisfaite d'avoir pu commencer enfin mon année scolaire. Ma mère, qui avait fait la lessive toute la matinée, venait tout juste de mettre la marmite au feu. Je soulevai le couvercle, elle cuisinait du riz assaisonné d'huile. « Comme la veille, nous mangerons du riz sans la moindre sauce », fis-je, intérieurement.

Nous prîmes, elle et moi, notre repas aux environs de 13 heures. Sans attendre, j'emportai celui de mon père sur son lieu de travail, à l'hôpital général.

L'après-midi, Fany vint me chercher. Nous empruntâmes un taxi et nous arrivâmes à la librairie

AKG
AK E

centrale. Fany, envoyée par sa mère, voulait acheter des revues de mode. Au moment où nous nous apprêtions à sortir de la librairie, une voix retentit derrière nous.

– Bonjour Mesdemoiselles !

En nous retournant, nous nous retrouvâmes en face de Monsieur Khigaly.

– Vous êtes venues acheter des ouvrages ? demanda-t-il.

– Des revues monsieur. Une commande de ma mère.

Il me fixait pendant qu'il parlait. Je n'arrivais pas à soutenir ses grands yeux noirs et perçants où se dégageait un magnétisme indéfinissable. Un frisson, comme je ne l'avais jamais connu auparavant, me traversa délicieusement tout le corps.

– Justement, fit-il, euh... Mademoiselle, ce matin je n'ai pas eu le temps de demander votre nom.

– Moi ? Je m'appelle Toto Ama Fleury !

– Fleury ? Je suis heureux de faire votre connaissance. J'espère qu'ensemble nous démystifierons la philosophie, dit-il en souriant.

Dans le taxi qui nous ramenait au domicile de sa mère, Fany continuait de parler du professeur avec animation. Madame Adoubou attendait sa fille sur la vaste véranda. Dès qu'elle m'aperçut,

elle lâcha un large sourire qui m'inonda de confiance. Nous échangeâmes quelques civilités. Fany par un signe de la main m'invita à aller dans sa chambre.

– Comment trouves-tu Monsieur Khigaly ? me demanda Fany, d'un air espiègle.

– C'est un bel homme, c'est sûr.

– Tu n'éprouves rien pour lui ?

– Je ne sais que te dire. Que veux-tu que je ressente pour lui, Fany ?

– L'amour par exemple ! Que diras-tu si je te dis que tu ne le laisses pas indifférent ?

– Quoi ? Non ce n'est pas possible.

– Mais que crois-tu ? Tu es certainement la plus belle fille de cette ville.

– Oh, Fany arrête... Pour moi, la plus belle, c'est bien toi. Regarde tes cheveux, regarde ton teint éclatant, regarde ton allure. Tu es une fée !

– Mes cheveux sont défrisés et mon teint ne peut avoir cet éclat sans entretien. Alors que toi, sans aucun produit cosmétique, ni dans les cheveux, ni sur ton enveloppe corporelle, tu es une princesse. Ta beauté est naturelle et n'attend qu'à être mise en valeur.

Je rentrai à la maison à 19 heures, les paroles de Fany encore dans la tête. Je pris mon bain et vins m'installer à ma petite table d'étude dans le salon. À l'aide des cahiers de mon voisin, je me mis à jour.

2.

Trois mois que j'avais repris le chemin de l'école. Dans ma famille, la situation matérielle était toujours morose. Malgré tout, ma mère, comme une envoyée inlassable de Dieu, continuait de nous entretenir sur l'importance de la prière. Ses homélies avaient fini par devenir le refrain qui rythmait notre miséreux quotidien.

À l'école, la situation avait pris des couleurs plus gaies. Nous venions de calculer les moyennes du premier trimestre. Et mon travail se trouvait être fort excellent. Fany termina première en français et en anglais et moi, j'occupai sans difficulté la première place en philosophie, ma discipline de base. La compétence de Monsieur Khigaly avait aiguisé de manière incroyable mon appétit pour la philosophie. J'éprouvais un besoin tyrannique de ne jamais le décevoir. Je lisais, je fouillais, je fouinais...

Des mois passèrent encore sans que la prophétie fantaisiste de Fany Clara ne se réalisât. Elle avait prédit que Monsieur Khigaly allait me faire la

cour, les jours à venir. Je n'avais pas pris au sérieux ses prédictions de jeune fille à l'imagination séconde. Pourtant il m'arrivait, d'attendre, le cœur en transe, la réalisation de sa prophétie.

Malgré tout, Fany n'entendait pas abandonner ses convictions. Bien au contraire, elle pétillait d'optimisme.

Ah Fany Clara ! Je ne sais pas d'où elle tirait ses certitudes. Un dimanche, dans le mois de janvier, alors que je me trouvais dans sa chambre en train de lire *Peau noire, masque blanc*, le merveilleux essai de Frantz Fanon, mon amie comme une prophétesse qui venait d'avoir une révélation, s'écria :

– Fleury, ma sœur ! Je crois que j'ai trouvé. Je sais comment intéresser ce monsieur. J'allais oublier...

– De qui parles-tu ?

– Mais de qui veux-tu que je parle si ce n'est de Monsieur Khigaly ?

– Je t'en prie Clara, oublions ce monsieur.

Sans prêter la moindre attention à mon observation, elle me lança tout excitée :

– Regarde ces produits de cheveux et de peau sur la table, je les ai achetés pour toi. Tu dois maintenant mettre en valeur ta beauté.

– Pour quoi le ferais-je ?

– Eh bien pour foudroyer Monsieur Khigaly !

D'ici une semaine, tu verras les résultats et tu m'en donneras les nouvelles.

– Merci pour ta grande gentillesse, malheureusement, je ne peux accepter ton cadeau. Je te l'ai une fois dit : mes parents n'accepteront pas que je me familiarise avec ces produits de luxe. Si je m'y habitue, où trouverais-je l'argent pour continuer mon entretien ?

Le visage de Fany, aussitôt, s'assombrit de tristesse. Je me dis alors que je ne devrais pas fréquemment évoquer mon indigence. Fany ne méritait pas que je la torture avec mes problèmes.

– Justement, je t'achèterai les défrisants et les pommades dont tu auras besoin, dès que tu en manifesteras le désir. J'en ai déjà parlé avec ma mère et elle n'y a pas trouvé d'inconvénient. Tu sais, devant les brillants résultats que j'ai obtenus au premier trimestre, mon père, heureux a multiplié par deux mon argent de poche. Aujourd'hui, j'ai de quoi m'occuper de nous deux, tant que nous serons ensemble.

– Tu viens de le dire toi-même : tant que nous serons ensemble. Et si après le bac, nous nous séparons, comment achèterais-je ces produits ?

– Mais nous aurons le bac toutes les deux et nous serons ensemble à l'université. Ça, c'est l'évidence même. Accepte de te faire une beauté ; la coquetterie est un devoir féminin. Accepte... oh Fleury.

Je connaissais Fany, j'étais persuadée qu'elle était sincère. Je finis par me plier à son offre, en pensant évidemment à ce que je devais dire à mes parents pour ne pas les effaroucher quand ils me verraient avec cette gamme de produits.

— Tu es une fille en or Fleury. Maintenant, je vais te donner l'occasion d'apprécier mes talents d'artiste.

Sur-le-champ, devant une colossale glace, elle m'appliqua avec dextérité un défrisant dans les cheveux. De mes cheveux maintenant défrisés, elle réussit à faire émerger une coiffure qui avant même son terme, annonçait son originalité et sa réussite. À la fin, le résultat était simplement fantastique. Elle avait raison, j'étais très belle.

— Tu es une princesse Fleury, s'exclama Fany, excitée. Maintenant, je me demande comment pourra-t-il résister à une jeune fille aussi belle !

— Tu parles encore de ce monsieur ? Est-ce que tu ne l'aimes pas en secret ? S'il te plaît, avoue-le.

— Mais c'est toi qu'il aime ! Il est amoureux de toi, je te l'assure. Il me plaît bien, mais c'est toi qu'il aime.

Le soleil venait de négocier le dernier virage qui annonce son déclin. Fany mit les boîtes de produits de beauté dans mon sac à main, puis le reste dans un sachet noir. Mon émotion était si forte que je ne pus retenir mes larmes. Je tombai dans

ses bras. Nous restâmes enlacées pendant une interminable minute, silencieuses, chacune noyée dans ses pensées..

' « Quand j'arrivai à la maison, à ma vue, ma mère s'écria comme effarée par une vision insolite :

– Mon Dieu, Fleury, est-ce bien toi ?

Elle s'approcha de moi et, de ses mains tremblantes, caressa mes cheveux ; elle balbutia :

– Tu es... tu es superbe.

Je ne savais pas s'il fallait me réjouir ou m'inquiéter. Seule la réaction de mon père pourrait déterminer sur quel pied danser.

– Je suis persuadée que c'est Fany qui t'a une fois encore offert cette coiffure.

– Oui mère ; elle a fait plus : elle m'a remis une gamme complète de produits de beauté.

– Tu sais, malgré notre pauvreté, ton père a toujours souhaité que nous vivions dans la dignité sans quémander quoi que ce soit. J'ai peur qu'il prenne cela en mal.

– Moi aussi maman... Mais, je peux t'assurer que je n'ai pas quémandé ces produits. Ils m'ont été offerts par ma meilleure amie et c'est sur son insistance que je les ai acceptés.

– Je ne doute point de ta sincérité.

Je rentrai, pensive, dans ma chambre. Et si par malheur mon père me demandait de rendre tous ces produits à Fany ! Ce serait un véritable choc duquel mon amie ne se remettrait pas !

Ce soir-là, ma mère et moi avions préparé du foutou de banane et de la sauce claire à base de poissons fumés. Mon père, après trois mois d'attente, venait de percevoir un rappel de salaire. Une misère, je vous assure ! Il avait pourtant tenu à ce que nous mangions convenablement.

À peine avions-nous fini de faire sa table que Je l'entendis pénétrer le salon. Je sentis mes membres inférieurs se fondre sous le fardeau de mon corps. Dès qu'il me vit, il s'exclama :

- Oh ma fille, quelle superbe coiffure !
- Merci papa, fis-je timidement.
- Mais où as-tu eu l'argent nécessaire pour faire cette folie ?

Paralysée par la peur, je fus incapable d'articuler un mot. Ma mère, devant la fronde qui s'annonçait, de sa voix la plus conciliante, profita de cet instant de silence pour lui dire toute la vérité.

Mon père resta silencieux pendant un moment.

– Tu sais ma fille, finit-il par lâcher, si le cadeau dont parle ta mère ne venait pas de Fany, je t'aurais sommée d'aller le rendre immédiatement. Tu peux le garder ton cadeau, Fany ne mérite pas qu'on lui refuse ce qu'elle t'a donné. Cependant ma fille, n'oublie pas tout ce que je t'ai toujours dit : malgré la pauvreté, ne sois pas envieuse ! Étudie avec acharnement et tu réussiras un jour. ↴

Sans ajouter un mot, il s'assit et prit son repas. Mon frère qui mangeait avec lui, n'était pas encore rentré de ses randonnées. Au moment où je voulus débarrasser la tablette de mon père, il m'invita à venir m'asseoir, car il voulait me parler. Ma mère, à son appel, vint prendre place auprès de lui.

— Ma fille, tu as aujourd'hui dix-neuf ans. Tu mérites de te faire belle. Nous aussi, tes parents, voulons te remettre de l'argent pour que tu puisses t'acheter des habits à ta convenance.

Il me tendit aussitôt trois billets de dix mille francs. Cet argent représentait le quart de son salaire trimestriel. C'était un sacrifice énorme qui me remua jusqu'aux larmes.

— Mais papa... dis-je, la voix étranglée par l'émotion.

— Ne dis plus rien car je devine tes pensées. Nous avions pris cette décision, ta mère et moi. Ne refuse pas cet argent, il nous vient du plus profond de notre cœur.

Je pris les trente mille francs sous le regard souriant de mes géniteurs.

Le week-end suivant, je partis au centre commercial, accompagnée de Fany Clara. Là, sur ses conseils, j'achetai trois complets d'habits à bon marché et une paire de chaussures. J'étais heureuse car j'avais acquis ce trésor aux prix précieux du sacrifice des miens

3.

En ville comme à l'école, je ne passais plus inaperçue. Ma nouvelle coiffure avait, on eut dit, percé le voile de misère qui faisait ombrage à ma beauté naturelle. Des hommes, connus ou inconnus, se surpassèrent en ruse pour me séduire. Je sentais le sanctuaire de ma personnalité intime profané. Depuis plus d'une semaine, comble d'ironie, le professeur de philosophie pour qui Fany Clara m'avait fait briser les barrières étanches de mon indiscretion, ne venait pas au cours. Quelques jours après, nous le vîmes avec surprise sur le petit écran en train de débattre avec un journaliste et des hommes de lettres d'un livre qu'il venait de publier. Il défendit son ouvrage avec autorité et aisance.

Lorsqu'il fit son entrée dans notre salle de classe, le lendemain, il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Les élèves, excités, l'ovationnèrent à tout rompre. Sur leur instance, il se résolut à lever un coin de voile sur sa création.

- Eh bien ! mon œuvre est un recueil de poèmes ; elle a pour titre *Les larmes diamantaires* ! C'est un épanchement de mon cœur ; ces vers, je les ai écrits avec mes larmes. Tous ceux qui ont souffert se retrouveront certainement dans mes vers.

Le cours débute immédiatement. Comme de coutume, Monsieur Khigaly se montra très simple et extrêmement clair. À la fin de l'heure, au moment où il s'apprêtait à sortir, il me fixa d'une façon curieuse pendant quelques secondes et me sourit. Clara qui avait suivi la scène, s'écria de son banc :

- J'ai tout vu Fleury ! N'avais-je pas raison Fleury ? Cet homme meurt d'amour pour toi. Je t'assure qu'il éprouve...

Je mis ma main droite sur ses lèvres pour la faire taire. Évidemment, elle l'écarta en éclatant de rire.

Le lendemain, pendant le cours de mathématiques, Monsieur Tahou, chef de l'unité pédagogique de philosophie, vint dans notre salle. Il nous informa de l'organisation d'un concours de dissertation philosophique, ouvert à tous les élèves des classes de Terminale sur toute l'étendue du territoire. À la fin du cours de math, tous mes camarades me prièrent, d'y participer.

Je m'engageai, des jours plus tard, définitivement à y participer lorsque Monsieur Khigaly, lors de l'un de ses cours me fit cette promesse : « Je t'aiderai à te préparer ».

Au terme des éliminatoires au sein de la ville, je fus naturellement classée première. Je raflai également la première place au niveau départemental. Monsieur Khigaly, quelques jours plus tard, me communiqua le numéro de son téléphone portable et me demanda de l'appeler dès le lendemain...

Toute la journée, Fany comme en transe ne pouvait plus se maîtriser. J'appelai Monsieur Khigaly sur son téléphone portable comme il me l'avait demandé. Il me demanda de le retrouver à son domicile, au quartier Blofouet, juste en face du supermarché. Lorsque je descendis du taxi avec Fany, qui avait tenu à m'accompagner pour sûrement découvrir « sa niche », je notai avec soulagement qu'il m'y attendait.

– Ah vous voilà ! C'est là que je réside, dit-il en nous indiquant du doigt une petite villa de couleur verte.

– Moi, je connais déjà cette maison.

– Ah bon ? fis-je surprise sans pourtant insister.

Il nous offrit deux bouteilles de soda. Assises, Fany et moi observions tout ce qui s'offrait à nos yeux dans sa demeure. C'était un salon modeste,

peint en bleu, au milieu duquel, se distinguaient de petits fauteuils en velours de couleur marron. Du côté droit, il y avait une table de forme circulaire, encadrée par quatre chaises assez simples. Juste en face des fauteuils se trouvait une belle étagère faite avec goût. Le mur était nu : aucun poster, aucune gravure, aucune photo. Chez les fonctionnaires africains, c'était un fait rare. Monsieur Khigaly comme nous l'avions toujours su était célibataire et sans enfant.

— Bien, Fleury, me lança Fany enfin, en me faisant un clin d'œil ! Maintenant, je vais te laisser travailler avec ton maître. Fais attention à toi ma belle.

Monsieur Khigaly l'accompagna et revint me rejoindre. Il me remit un livret de couleur violette sur la couverture de laquelle on pouvait lire *La dissertation philosophique*.

— Tu liras ce livre chez toi à la maison. Tu y trouveras toutes les techniques de la dissertation en philosophie.

Je le regardai dans le silence en acquiesçant de la tête. Il était vêtu d'un pantalon jean bleu assorti d'un polo de couleur blanche. La paire de tennis qu'il avait chaussée ce jour-là lui donnait l'allure d'un jeune étudiant. Il sortit un stylo de mine noire et écrivit deux lignes sur une feuille blanche.

— Lis ce sujet sur la feuille, me dit-il.

– « *L'enfer c'est les autres* » écrit Jean Paul Sartre. Partagez-vous un tel avis ?

La promptitude avec laquelle, le professeur avait commencé l'aide qu'il m'avait promise m'impressionna.

Pendant deux heures d'horloge, nous discutâmes à bâtons rompus du thème philosophique de « autrui ».

Monsieur Khigaly était un professeur habile. Sans avoir recours aux tournures alambiquées, il avait réussi à m'élever à un tel point de raisonnement que j'avais fini par me convaincre qu'aucun sujet philosophique ne pouvait me résister...

4.

Le proviseur sortit son discours d'une chemise cartonnée ; il ajusta ses lunettes et, de sa voix rocailleuse, en commença la lecture. Après de longues minutes de généralités, il annonça :

– J'ai l'insigne honneur et le plaisir de nommer et d'appeler ici, Mademoiselle Toto Ama Fleury.

Un crépitemment joyeux d'applaudissements remua tout le périmètre. Je marchai vers le petit podium dressé à cet effet, les pieds confus, la dé-marche embrouillée. Le maire et le proviseur me firent des accolades ; tous les professeurs qui se tenaient là, juste derrière eux, me serrèrent chaleureusement la main pour me féliciter. Je souriais pour cacher mon trouble.

C'est à ce moment précis que je constatai, en frissonnant, l'absence de Monsieur Khigaly, à cette rencontre. Une tristesse impitoyable m'envahit.

Le proviseur poursuivit, après ces quelques instants de tohu-bohu :

– Je ne saurais terminer ce discours sans saluer, celui qui a eu la délicate gentillesse d'encadrer

notre lauréate, le très brillant professeur de philosophie, malheureusement absent à cette cérémonie, j'ai nommé Monsieur Khigaly.

À l'évocation de son nom, des applaudissements reprirent ; les élèves de ma classe étaient naturellement les plus bruyants. Mes pensées immédiatement s'envolèrent vers lui. Où était-il au moment où j'étais honorée ? À la suite du proviseur, le maire fut invité par le maître de cérémonie à prononcer son discours. Ce politicien était connu comme un calculateur froid.

Il parla longuement, les gestes amplement expressifs, la voix tremblante comme celle d'un vieil évêque, suant, souriant, butant sur des mots, massacrant la ponctuation, se reprenant. Quand il acheva son discours monotone et monocorde, les élèves, délivrés du supplice, applaudirent à tout rompre. Le maire, devant une telle réaction qu'il mit sur le compte de ses talents oratoires, lâcha un sourire où se mêlaient une satisfaction niaise et une fierté douteuse.

On présenta au public le trophée, symbole de ma victoire. Sur place, le maire me remit une enveloppe kaki. Plus tard quand je l'ouvris, j'y trouvai à ma grande surprise, une somme de dix mille francs, en vingt billets de cinq cents francs. Je ne m'en offusquai point d'autant plus que la lauréate du concours que j'étais, avait déjà reçu, à

l'issue de la proclamation des résultats, le grand prix composé d'ouvrages de philosophie et d'une somme de deux cent mille francs.

La sympathique cérémonie s'acheva par un cocktail dans la salle des professeurs. Malgré le charme de cette petite fête qui m'avait définitivement élevée au rang d'une héroïne, l'absence de Monsieur Khigaly m'avait atrocement laissée un arrière-goût d'inachevé.

* * *

*

Pendant les préparatifs de ce fameux concours, j'allais régulièrement à son domicile. Il avait manifesté à mon égard une totale disponibilité qui frisait parfois la servabilité. Je dois avouer que c'était avec une certaine ivresse que j'attendais les jours de nos rendez-vous de cogitation. Et comme toujours, nous discutions de philosophie et surtout de méthodologie. Seulement, pendant notre dernière rencontre, il eut un événement auquel je ne m'attendais pas du tout – je ne pourrais cependant pas dire que je n'en rêvais pas.

Nous venions de traiter un sujet se rapportant au thème de la religion. Je m'apprêtais comme d'habitude à lui demander la permission de rentrer à la maison ; il me regarda intensément et me pria de m'asseoir un instant. Je vis dans ses yeux

une merveilleuse étincelle qui fit bondir mon cœur
d'une panique heureuse.

— Fleury, me dit-il en roucoulant, tu es une
jeune fille magnifique...

Lorsque je l'avais entendu, m'appeler par mon
prénom, de cette voix faible où se devinait une vive
émotion, je sentis une douce agitation s'emparer
de tout mon être.

Il s'approcha de moi et me prit les deux mains
dans les siennes. Je ne regardais rien d'autre que
ses belles lèvres frémissantes. Je fermai les yeux
en coupant ma respiration. J'avais tout deviné et
j'espérais tout. Une main hardie se posa sur mon
épaule et m'attira légèrement. Des lèvres tièdes
touchèrent les miennes d'abord comme un effleu-
rement, une caresse, puis vivement, fougueuse-
ment, rageusement les dévorèrent. Je me sentis
transportée dans un monde féerique où tout n'est
que félicité.

Il me lâcha avec une douceur chancelante. Je
l'entendis fermer à double tour la porte du salon.
Il s'avança dans une chambre en me faisant signe
de la main de le suivre. Je marchai sur ses pas,
silencieuse. Je l'avais aimé depuis que je l'avais vu
pour la première fois. Oui, je l'aimais autant qu'il
était possible à un être humain d'aimer. Dans
cette chambre, complice et témoin des premiers
pas de notre idylle, nous fîmes l'amour avec une

telle osmose qu'on nous croirait être faits l'un pour l'autre. Il manifesta un appétit sexuel tyrannique semblable à celui d'un homme sorti d'un long sevrage.

C'était avec une âme épanouie que je quittai son domicile. Il ne m'avait rien dit de plus ; et je ne voulais rien entendre moi non plus. Monsieur Khigaly m'aimait et j'aimais Monsieur Khigaly. Et cela suffisait.

Avant mon départ à la capitale pour le concours, je l'avais appelé et il m'avait répété qu'il avait totalement confiance en moi. Il ne parla point de notre idylle. Quand je fus de retour, auréolée de mon éclatante victoire, il fut la première personne que j'avais informée au téléphone. Il avait semblé heureux.

* * *

*

Alors comment ne pas m'inquiéter devant cette absence intrigante ?

Je fus reçue à la maison en triomphe. C'était, toute épuisée, que je rejoignis mon lit aux environs de 22 heures. Avant de m'endormir, j'essayai une fois encore de comprendre les motivations de Monsieur Khigaly. Une frayeur indéfinissable envahit mon esprit.

Dès le lendemain à 20 heures, j'arrivai chez lui sans le prévenir. Quand il me vit, il se leva et vint me prendre dans ses bras.

Son sourire était celui d'un ange. Je passai à l'offensive :

- Vous n'étiez pas à la cérémonie, monsieur !
- Je ne pouvais pas y être. Je vais t'en donner des explications tout à l'heure.

5.

Tout autour de moi tournait. Je titubai comme un ivrogne. Du fond de mon cœur dévasté tel un champ de bataille, s'élevait un chant d'une tristesse contagieuse. Des larmes indociles brouillèrent ma vue. Khigaly n'avait pas le droit de me broyer le cœur comme il venait de le faire. Des idées fugaces de meurtre et de suicide me traversèrent l'esprit. Je me dirigeai vers ma chambre en quête d'un asile. Et là, seule, en proie à mon amer-tume, je me vidai de mes larmes. Ainsi, je m'étais nourrie d'illusions. J'avais pensé que Khigaly vivait au-dessus de la mêlée et marchait vers le statut d'un surhomme. Le pire est que je l'aimais encore. Je m'étendis sur mon petit lit pour me remémorer ce que je venais de vivre

La scène se déroulait une fois encore sous mes yeux comme un mauvais film.

– Comprends-moi, m'avait-il dit ; et je regrette amèrement. Nous ne pouvons plus continuer de nous voir. Je suis un éducateur et toi mon élève. Je n'ai pas le droit d'avoir des rapports intimes avec toi.

J'avais senti toute la maison vaciller autour de moi. Ce qu'il me disait à cet instant-là, et qui me parvenait comme un écho lointain, était pour moi quelque chose d'inimaginable.

— Mais je vous aime monsieur et c'est pour cela que je n'ai pas résisté la dernière fois...
— Tu n'as pas résisté à mes avances parce que je suis ton professeur.

— Mais non, monsieur ! Je me suis donnée à vous sans réserve parce que vous êtes l'amour de ma vie, dis-je, la voix déjà entrecoupée de sanglots.

J'avais trouvé malsaine cette façon de se réfugier derrière le prétexte fallacieux du trafic d'influence pour fuir ses responsabilités sentimentales.

— Tu ne comprends pas Fleury. Tu as de l'admiration pour moi parce que je suis un passionné de la philo comme toi.

— Monsieur, prenez votre courage à deux mains et dites-moi que vous ne voulez plus de moi parce que vous ne m'aimez pas. Ce n'est pas à vous de définir le sentiment que j'éprouve, moi. Comment savez-vous que ce que j'éprouve n'est pas de l'amour, mais de l'admiration ?

À ces paroles, son regard fut transformé. J'y avais vu l'hésitation et le manque d'assurance.

— Tu ne me comprends toujours pas Fleury.

Un enseignant n'a pas le droit de « connaître » intimement son élève. C'est une loi votée par l'Assemblée Nationale de notre pays qui le dit. Je risque d'être exclu de la fonction publique.

– À quel moment cette loi a-t-elle été votée ? Hier ou avant-hier ?

– Mais... balbutia-t-il, il y a de cela des décennies !

– Ah bon ! Alors, pourquoi m'avez-vous attirée dans votre lit tout en sachant que cette loi existait ?

– Je n'ai pas pu résister. Tu es si belle que...

– Vous dites que vous n'avez pas pu résister, ce jour-là, n'est-ce pas ? C'est actuellement ce qui se passe en moi. Je ne peux pas résister à cette envie de vous aimer et de vouloir vivre avec vous tout le reste de ma vie. Alors, vous ne pouvez pas me demander de faire une chose que vous n'avez pas réussi à faire.

Devant son silence, je continuai, impétueuse :

– Vous êtes un intellectuel, que pensez-vous de cette fameuse loi ? Je suis certes une élève, mais je suis une femme. J'ai 19 ans et je peux aimer un homme. Il se trouve que cet homme-là est mon professeur. Quelle faute ai-je commise ? Vous êtes certes un enseignant, mais vous demeurez un homme. Et en tant qu'homme, vous pouvez aimer une jeune fille qu'elle soit commerçante,

fonctionnaire ou élève. Un professeur qui aime son élève et qui veut faire d'elle son épouse de façon officielle peut-il être frappé par cette loi ?

– Tes arguments sont pertinents, mais...

– Le ministre de l'enseignement supérieur n'a-t-il pas avoué sur les antennes que son épouse fut son élève par le passé ? Qu'a fait la loi ?

– L'heure n'est pas aux spéculations !

– Mais si monsieur ! Elle vous sied bien, cette loi, on dirait, hein ? On voit une jeune fille, on la fait passer sur son lit, on l'appelle le lendemain et on lui dit que tout est fini au nom d'une loi dont le souvenir lui est venu subitement.

– Je ne supporte pas cette froide ironie.

– Dites-moi maintenant : que dois-je retenir ?

– Que nous devons arrêter d'entretenir des relations amoureuses au nom de la loi !

– Avez-vous songé une seule fois à ce que je peux ressentir en ce moment ?

Il n'avait pas pu y répondre. Il avait baissé la tête en soupirant. Quand je sortais de sa demeure, il n'avait pas bougé.

Le lendemain après les cours de l'après-midi, je me retrouvai chez Clara. Dès que nous fûmes entrées dans sa chambre, j'éclatai en sanglot. Clara effrayée me harcela de questions.

– C'est Monsieur Khigaly n'est-ce pas ? me demanda-t-elle, les deux mains sur mes épaules.

Je répondis par l'affirmative, de la tête.

– Fany, il ne veut plus de moi ! Il me reproche d'être une élève.

– Quoi ?

– Tu as bien entendu. Il est interdit à un enseignant, m'a-t-il craché au visage, d'entretenir des relations intimes avec son élève. C'est un abus que la loi punit sévèrement.

– Ah non ! Je ne peux pas accepter qu'il te traite ainsi.

Nous nous tombâmes dans les bras en pleurant de plus belle. Oui, une fois encore, un homme avait réussi à faire pleurer une femme.

6.

Ce samedi matin avait le goût de la quinine. Seul le chant de ma tristesse me laminait le tympan. J'avais du mal à me tirer du lit bien que je fusse déjà réveillée. Du dehors, me parvenait le vacarme des ménages du quartier. Au moment où je m'apprêtais à sortir du lit, j'entendis la voix de ma mère :

– Fleury ! Fleury !

Je sautai du lit. Ce n'était pas un appel quelconque mais un cri. D'une voix tremblotante, elle me lança la nouvelle au visage.

– Ton frère... ton frère vient d'être arrêté.

Le visage de ma mère criait la douleur de la génitrice blessée dans ses entrailles. Mon père assis sur sa chaise habituelle était consterné. Il avait la tête baissée, le dos voûté par le désespoir.

– Ton frère est mêlé à une affreuse affaire de trafic de drogue, poursuivit mon père. Il a été cité comme complice par quatre jeunes hommes arrêtés et placés en garde à vue à la gendarmerie.

– Il faut faire quelque chose, papa !

— Nous n'y pouvons rien ! coupa mon père.
Sa voix sonna à mes oreilles comme une sentence irrévocable. Je refusai cet état d'esprit qui n'était rien d'autre qu'une abdication courroucée.

— Moi je ferai quelque chose, lâchai-je avec emphase.

Mon père et ma mère me regardèrent, surpris de mon audace à vouloir poser un acte qui manifestement était hors de portée pour des personnes de notre condition sociale.

— Papa, il faut que j'aille recueillir des informations à la gendarmerie. Il doit y avoir un moyen de faire quelque chose.

Je me changeai et pris la direction de la brigade de la gendarmerie. Je sentis le poids de la responsabilité m'écraser les épaules. Pour la première fois de ma vie, je réalisai que j'étais le précieux rayon de soleil que ma famille éprouvée par le dénuement attendait pour sourire.

Le commandant de brigade finit par me recevoir après une heure d'attente.

— Demoiselle, votre frère a été pris en flagrant délit ; nous allons le transférer en prison. La suite de l'affaire est entre les mains de la justice. Le conseil que je peux vous donner c'est de voir du côté du juge. Mais pour être franc, je préfère que

vous pensiez à prendre un bon avocat.
La fermeté du commandant de brigade ne me laissait aucune marge de manœuvre.

Je sortis de son bureau, désorientée.

Je pris la direction du domicile de la mère de Fany. Je m'ouvris entièrement à mon amie.

— Fleury, allons plaider le cas de Koula auprès du juge. En dernier ressort, c'est à lui que reviendra le pouvoir de décider de son sort.

Je ne me fis pas prier deux fois. Nous empruntâmes un taxi qui nous déposa au tribunal. Le magistrat nous reçut dans son vaste bureau avec enthousiasme. C'était un gentleman comme on n'en trouve plus de nos jours. Nous lui exposâmes l'objet de notre visite. Il resta silencieux un moment avant de lâcher :

— Laissez la justice faire son travail : s'il est innocent il sera libéré, s'il est coupable il sera condamné. Cependant comme vous vous êtes déplacées pour me solliciter, je ferai en sorte qu'il passe en jugement dans les meilleurs délais.

— Je vous en prie, il faut surtout qu'il recouvre la liberté.

— L'aide que je peux vous apporter c'est de hâter son procès. Il ne faut pas la négliger.

Fany intervint, elle aussi. Elle insista jusqu'au bord de la supplication sans résultat probant. Je remarquai cependant que le juge me dévorait des yeux. Ce regard indiscret sur mon corps me troubla. Au moment de prendre congé de lui, il me tendit sa carte de visite.

– Appelez-moi dans la semaine mademoiselle. Je ne vous promets rien, mais j'essayerai de voir ce que je peux faire.

– Merci monsieur, je compte sur vous, dis-je quelque peu soulagée.

À la maison, je rassurai ma mère que l'espoir était permis sans triomphalisme. Dans une telle situation, il faut toujours savoir raison garder. Elle s'agenouilla sur place pour adresser des prières à Dieu.

J'appelai le magistrat dès le lendemain.

Notre entrevue eut finalement lieu dans un café de luxe. La majorité des clients était des Blancs. Le juge portait un costume bleu nuit qui mettait en valeur un charme certain. Il avait une diction parfaite et s'exprimait avec une aisance incroyable.

– Alors Mademoiselle Toto, ce que vous me demandez est impossible. Libérer un traîquant de drogue en l'innocentant est un acte d'une gravité exceptionnelle qui va porter un coup à mon honorabilité. Il faut que vous me donniez de bonnes raisons de poser un acte aussi gravissime.

– Que dois-je vous dire de plus ?

Il sourit en me fixant dans les yeux. J'aperçus une lueur indécente dans les siens. Sa voix devint douce et caressante.

– Vous êtes très belle et sensuelle. Il est presque

impossible de vous résister. Vous pouvez si vous le voulez me convaincre, on ne sait jamais.

Je n'avais plus besoin qu'il terminât sa phrase ; j'avais tout compris. De toutes les façons j'étais prête à tout. Le plus important pour moi, n'était-ce pas la libération de mon frère et la quiétude de ma famille ? Le sacrifice en valait la peine.

* * *

Deux semaines après notre entrevue, Koula fut libéré à la grande joie de mes géniteurs. Ma mère mit ce miracle au compte de la miséricorde de Dieu. Quant à mon père, il resta silencieux et sombre bien qu'il fût content de retrouver son fils. Contrairement à ma mère, il savait qu'il n'y avait pas eu de miracle. Il savait que j'avais posé un acte suspect pour obtenir la libération de mon frère. Sa manière de me lorgner en était la preuve. Il n'osa pas, cependant, me questionner sur le sujet.

Je me sentais soulagée, en voyant le sourire faire son nid sur les lèvres de mes parents. Il me faudrait, le temps qui leur restait à vivre, assurer leur quiétude.

Après la déception amoureuse et violente que m'avait infligée Khigaly, je n'avais plus de raison de rêver. Je ne voulais plus me laisser enchaîner par des scrupules. Je voulais aller de

l'avant, atténuer la souffrance de mes parents et cela à tous les prix. La libération « miraculeuse » de Koula était la preuve de ma détermination.

Pendant notre tête-à-tête, je vis que le juge me regardait avec avidité. Péniblement, il me proposa un marché odieux, le seul susceptible de conduire à la libération de mon frère. Je n'hésitai pas. Dans l'hôtel où nous avions été le même soir, le juge n'avait pas fait cinq minutes entre mes jambes qu'il s'était vidé dans le préservatif qu'il avait enfilé avec empressement. Je me consolai d'une telle promptitude.

Dans ma chambre, seule, je pleurai comme une cascade. Ce que je venais de faire n'était rien d'autre que de la prostitution. Ma mère était heureuse de retrouver son fils en liberté. Je ne demandais pas mieux.

7.

Tous mes principes bâtis dans le moule de mon innocence depuis l'âge de douze ans étaient noyés par les contingences de la vie. À 19 ans, je connaissais déjà deux hommes. Je n'avais aucune emprise sur mon avenir.

J'étais persuadée d'une chose : je me sentais souillée. La vie n'est pas un roman à l'eau de rose dont l'issue de l'histoire est souvent connue d'avance. Je découvrais avec horreur la malveillance de mes jugements vis-à-vis de ces jeunes filles qui, emportées par l'ouragan de la vie, sont obligées de piétiner morale et dignité pour survivre. Je pardonnais intérieurement à toutes ces professionnelles du sexe, toutes ces femmes célibataires, maîtresses potentielles ou occasionnelles d'hommes mariés. Victimes, elles l'étaient toutes.

Malgré l'amertume, j'avais une consolation : ma famille avait retrouvé une certaine sérénité. Koula, depuis sa libération, sortait rarement, on aurait dit que la brève épreuve de la prison lui avait ouvert la porte de la sagesse. Il arrivait même

souvent qu'il aidât « la vieille » à faire la lessive. Notre mère avait retrouvé le sourire et mon père son équilibre habituel. À l'école, je n'avais pas baissé les bras malgré tout. Mon moral était au beau fixe. La profonde blessure causée en moi par la volte-face de Khigaly et les assauts du juge n'avaient pas émoussé ma volonté de réussir.

Fany savait évidemment comment j'avais obtenu la libération prématurée de Koula. Elle me consolait et m'encourageait à ne pas me laisser choir. Quant à Monsieur Khigaly, il brillait toujours par ses cours inspirés. Rien chez lui n'exprimait un quelconque remord.

Entre-temps, il avait acquis une solide réputation d'érudit dans le pays. Il était sollicité un peu partout pour prononcer des conférences.

Pour dompter mon cœur qui battait toujours la chamade pour lui, je ressassais tout le mal qu'il m'avait fait pour mieux le détester. Mon imagination enragée le peignait comme un être vil. Je ruminais une vengeance. Oui, il paierait ! Pour cela, je me remis à me faire coquette et provocante. Mes habits devinrent, pour cela, osés, et ma démarche aguichante. Ma mère attira mon attention sur ma dérive vestimentaire, mais je ne pouvais pas l'entendre tant le désir de blesser Khigaly m'obsédait.

Un soir, une grosse cylindrée se gara devant notre concession. On me fit appeler. Un homme que je n'avais jamais vu auparavant me lança :

Le juge a besoin de vous, Mademoiselle Toto. Une heure après, je retrouvai le magistrat dans son bureau. Un sourire stupide illuminait son visage. Au milieu de ses doigts qu'il passait sur la face, scintillait un splendide anneau de mariage. Il m'annonça qu'il regrettait les circonstances dans lesquelles, lui et moi, avions fait connaissance. Ce regret, son regret, m'alla droit au cœur.

— Si je t'ai fait appeler, c'est parce que j'ai besoin de toi. Tu sais, ma belle, je n'ai pas réussi à t'oublier depuis la dernière fois. Tu es si belle... Je crois que je t'aime Fleury. Si je n'étais pas marié, je t'aurais proposé le mariage immédiatement.

Il se tut en me fixant dans les yeux. Je sentais par intuition qu'il était sincère. J'éprouvai à l'instant de la compassion pour lui. Mon Dieu ! Je n'arrivais pas à comprendre comment un père de famille pouvait-il s'humilier devant une adolescente comme moi. Cet homme pourrait être mon père.

— Vous êtes marié et vous ne pouvez pas me proposer le mariage auquel d'ailleurs je ne suis pas préparée. Alors qu'attendez-vous de moi ?

— Fleury, je t'en prie, accepte d'être mon amante. Je mettrai tout à ta disposition pour ton bonheur.

— Mais monsieur, où situez-vous l'amour dans tout cela ?

— Je ne te demande pas de m'aimer, belle fleur. Je ne souhaite qu'une chose, que tu acceptes d'être mon amante. Pense au bonheur que je mettrai à ta portée. Tu auras ainsi la possibilité d'amoindrir la souffrance de tes parents. Je sais qu'ils sont démunis et vivent dans le besoin.

Ah l'odieux chantage ! En évoquant mes parents, il venait de me faire voir la noirceur de son âme. C'était pour moi comme une lourde insulte, un indescriptible outrage. J'étais ulcérée. Je lui promis, alors, de réfléchir pendant quelques jours à sa proposition.

Tard dans la nuit, seule dans ma chambre, je m'occupai à méditer sur cette entrevue offensante. Ah, l'humiliation de la pauvreté !

L'homme que j'aimais de toute ma force avait mis un gros trait sur notre idylle. Et voilà qu'un vieil homme pour qui je n'éprouve que pitié jurait de m'aimer jusqu'à l'idolâtrie. La voix du juge sa-pait traîtreusement mes principes les plus solides. J'avais déjà souillé mon corps pour sauver mon frère. Ce que le juge me proposait pouvait certes atténuer la misère des miens, mais allait me pro-jeter sur une voie à l'issue incertaine. Une ques-tion capitale cependant : quand l'année d'après je serai à l'université, mon père aurait-il les moyens financiers nécessaires pour assurer les frais de mes études ? À cette interrogation, je sursautai.

Ce juge, je dus l'admettre, pouvait m'aider à supporter mon fardeau. La proposition était alléchante et la tentation grande. Mais après deux nuits d'intenses réflexions, je repoussai cette voie qui manquait de noblesse. J'étais intelligente et cette faculté devait pouvoir me suffire largement. « Seule la force de l'esprit peut nous ouvrir les portes de la paix intérieure qui est synonyme du vrai bonheur ». Cette phrase, qu'aimait répéter Khigaly pendant ses cours, me vint à l'esprit. Une force inattendue irrigua tout mon être intérieur. Trois jours après, j'appelai le juge pour décliner son offre.

8.

L'année scolaire tirait tranquillement à sa fin. Notre travail, celui de Clara et le mien, était excellent.

Khigaly, malgré mes tenues ostentatoires, ne m'accordait aucun regard. Il venait toujours aux cours, malgré l'arrêt officiel des notes, pour nous aider à réviser. Ce matin, la radio nationale avait annoncé qu'il venait d'obtenir le prix Bernard Dadié pour son dernier roman intitulé *Le gouffre*. Toute la semaine, il était à la une de la presse écrite. Cette effervescence, malgré tout, me laissait de marbre. Je ne voulais plus me laisser aveugler par l'irradiation qu'il dégageait autour de lui.

Un matin, je reçus, par David, un exemplaire du roman de Khigaly. C'était un cadeau de l'écrivain à moi adressé.

Après son départ, je laissai exploser ma légitime colère. Mais pour qui se prenait-il ? D'abord, je rangeai nerveusement le livre quelque part. Ensuite, je résolus à l'ouvrir et à le feuilleter, sans plus. Comme un glouton devant son mets préféré,

je le fus enfin, non sans émotion, en deux nuits. L'œuvre était excellente et pleine de sensibilité. À travers les lignes, je découvris une âme délicate et quelque peu tourmentée. À la fin de la lecture, je coulai des larmes de reconnaissance. Le livre reflétait mon âme. L'auteur d'une part y évoquait la souffrance du bas peuple, victime de l'injustice divine et d'autre part y prêchait l'acquisition du savoir comme la solution pour vaincre la misère. « Le savoir est le seul feu capable de réchauffer les esprits inquiets ; c'est une voie qui mène à tout, à la richesse intérieure, à la gloire. Le voyage prométhéen est un devoir pour tout individu, surtout pour celui qui est privé de bonheur » écrivait-il dans l'avant-propos. Bouleversée par la vérité poignante qui s'en dégageait, je me proposai de le faire lire à ma meilleure amie.

Cet après-midi, il était 16 heures quand j'arrivai chez Fany. Le vigile qui m'accueillit au portail m'apprit qu'elle s'était enfermée dans sa chambre. Je frappai trois petits coups sur la porte. Quand la porte s'écarta, je découvris une face de truie effarée. Fany me semblait malade. Je lui proposai le roman de Khigaly, pour la distraire. À ma grande surprise, elle l'avait déjà en sa possession. Le livre traînait sur la table.

— Je l'ai obtenu par le biais de ma mère qui en avait fini la lecture. C'est un cadeau de l'auteur

lui-même. Ils se connaissaient, auparavant. Mais
je ne l'ai jamais su.
Et Fany me raconta ce qui va suivre.

* * *

*

Il y a une semaine, revenue des études plutôt que d'habitude, je surpris ma mère et Khigaly au salon en train de rire comme deux vieilles connaissances. Ma mère me présenta son invité.

– Je connais bien Monsieur Khigaly. C'est mon professeur de philo. Je t'ai souvent parlé de lui.

– Ah oui ! C'est donc lui, l'émérite enseignant ?

– Oui maman.

– Ainsi donc Mademoiselle Fany Clara est ta fille ? fit-il étonné. C'est une merveilleuse élève. Ma mère me tendit le roman qu'elle avait en main.

– C'est ton professeur qui l'a écrit.

Étonnée par l'hilarité de ma mère et de la présence de Khigaly à notre domicile, je me retirai dans ma chambre avec le bouquin. Depuis sa séparation d'avec mon père, je n'ai jamais vu ma mère avec un homme s'entretenir de la sorte. Une heure après le départ du pédagogue, je voulus en savoir davantage sur ses relations avec lui.

– Hé ! petite curieuse ! fit ma mère. Tu veux savoir s'il y a un petit quelque chose entre lui et

moi ? Ce que je peux te dire, c'est qu'il a de la classe. Avec lui, « on ne s'ennuie pas ».

Je compris, affolée, que ma mère était amoureuse de Khigaly.

* * *

*

Quand elle avait fini son récit, nous restâmes toutes les deux silencieuses. Je ne savais pas exactement quel type de sentiment m'animait à cet instant. Finalement, je lâchai :

– Khigaly est célibataire, ta mère aussi. Nous n'avons pas à les juger.

– Tu n'es pas jalouse ? Tu ne l'aimes donc plus ?

– Si, mais je n'ai pas à le contrôler.

– Moi, je ne peux pas accepter cela. Pourquoi ma mère doit-elle se lier à un homme qui ne s'est pas gêné à coucher avec son élève avant de l'abandonner ?

– Je t'en prie Fany, fis-je suppliante, il ne faut pas que par la faute de Khigaly, ta mère se fâche avec toi.

– Excuse-moi si je m'entête. Je sais que ma mère peut m'en vouloir, mais je suis prête à l'affronter.

Elle était méconnaissable, hystérique. Le coup de Khigaly me brûlait encore le cœur, mais Fleury.

apparemment souffrait aussi le martyre plus que moi. Je fus cependant surprise par son radicalisme. Je mis son attitude sur le compte de la grande amitié qui nous liait. Nous apprîmes en fin de compte que la liaison entre Khigaly et sa mère durait depuis quelques semaines. À maintes occasions, l'on les avait vus, s'étreignant comme des tourtereaux, riant comme des enfants. Des maquis les avaient accueillis. Des hôtels leur avaient offert un asile.

Malgré mon refus, Fany Clara fit ce qu'elle avait résolu : informer sa mère de la plaie que le professeur écrivain avait laissée dans mon âme.

Comme réaction, celle-ci me reprocha ma légèreté. « Quand on est encore sur les bancs, on doit éviter de séduire ses enseignants. Khigaly est un homme et il peut tomber sous le charme d'une de ses élèves qui ne rêvent que de cela. Mais le plus important est qu'il a su se ressaisir en quittant ton amie. Il mérite tout le bien que je pense de lui. J'en conclus que le débat est clos ».

Depuis lors, Fany Clara devint froide vis-à-vis de sa mère. Cette dernière recevait désormais, tous les deux jours l'enseignant-écrivain dans sa somptueuse villa.

9.

La cour de Madame Adoubou était repue d'élèves enthousiastes. Tous les hôtes s'étaient endimanchés comme des fleurs d'un jardin à l'heure zénithale. Grâces et charmes se donnaient la main pour chanter la victoire d'une jeunesse confiante et pleine d'espoir pour l'avenir. Nous étions à l'honneur, nous les jeunes, car nous venions de réussir avec brio au baccalauréat. Fany et moi avions eu cet examen avec la mention « Assez bien ». Notre classe avait fait un excellent pourcentage de réussite.

Madame Adoubou avait tenu à recevoir tous les nouveaux bacheliers chez elle à la maison pour faire plaisir à Fany Clara, sa fille unique. J'étais heureuse d'être parmi les invités d'honneur. Aussi étais-je assise avec Fany à la table d'honneur où se trouvaient des professeurs et quelques chefs de service parmi lesquels on remarquait le juge en costume trois-pièces comme d'habitude. Il était discret et grave. Monsieur Khigaly était installé, évidemment, juste à la droite de notre hôte.

Le maître de cérémonie annonça le chapitre des allocutions en présentant la maîtresse des lieux, Madame Adoubou, vêtue d'une robe de soirée noire qui moulait son corps, apparut sur la terrasse sous les ovations et les exclamations admiratives des jeunes filles. On lui céda le microphone. Après avoir jeté un coup d'œil vers Khigaly d'abord et Fany ensuite, elle commença son discours. Elle mit l'accent sur tous les sacrifices des parents pour leurs enfants et exhorte les élèves à plus de détermination dans les études. Elle rendit un hommage à sa fille et lui exprima tout l'amour qu'elle avait pour elle. Elle la félicita et termina son discours par ces mots : « *Chacun de tes soucis est le mien. Chacun de tes chagrins est aussi le mien. Je te demande de façon solennelle de me pardonner s'il m'est arrivé de te blesser d'une manière ou d'une autre. Je t'aime Clara, je t'aime* ».

Comme sur un signal, tous les invités se levèrent pour applaudir longuement. Clara, émue jusqu'aux larmes, alla se jeter dans les bras de sa mère. Une paire de larmes me traça les joues.

Le repas débuta dans la gaieté. On entendait par intermittence le bruit des verres qu'on croisait, des tintements de cuillers et de fourchettes sur les assiettes, des rires animés, des toux étouffées, des éternuements etc. Du coin de l'œil, j'observais, de

temps en temps, notre cher écrivain. Il affichait une timidité inhabituelle qui contrastait avec l'allégresse contagieuse de Madame Adoubou.

Le repas achevé, le maître de cérémonie annonça l'ouverture du bal. L'honneur, selon le programme préétabli, revint à Fany Clara. Elle avait pour cavalier le très sympathique président du conseil des élèves du lycée moderne. Ils dansèrent langoureusement au son d'une chanson attendrissante de Julio Iglésias, le célébrissime chanteur d'origine espagnole.

Le bal proprement dit commença immédiatement dans une atmosphère électrique. Le disc jockey venait de monter le mercure avec les artistes nationaux en vogue. Je vis Madame Adoubou toute souriante disparaître dans une chambre. Clara me souffla à l'oreille :

— Je crois qu'elle va se changer pour être plus séduisante. N'oublie pas que l'élu de son cœur est là.

Au moment où toute épuisée, je m'apprêtai à m'asseoir, Monsieur Khigaly m'invita à danser. Il ne me laissa pas le temps de répondre ; il m'attira au milieu des autres couples déjà soudés par la magie de la musique.

Dans les bras du pédagogue-écrivain, je me raidis tel un bois. Qu'allait dire la mère de Fany si elle nous voyait ainsi ? Je me souvins alors de

l'épine qu'il avait plantée dans mon cœur. Je me raidis davantage. Délicatement, je lui exprimai par de petits gestes, mon désir de m'asseoir en prétextant le vertige. Je l'entendis me supplier, mais je n'y prêtai aucune attention.

Je rejoignis Fany Clara qui nous observait de la table d'honneur. À peine m'étais-je installée sur l'une des chaises auprès de mon amie que je vis Madame Adoubou sortir du salon, sublimée. Elle était maintenant vêtue d'une longue jupe noire et d'une chemisette rouge à rayures noires. Elle était resplendissante. Elle se dirigea vers Monsieur Khigaly qui l'accueillit avec un sourire qui en disait long. Mon cœur se mit à tambouriner dans ma poitrine.

— Je n'ai jamais vu ma mère aussi heureuse, dit Fany. Je crois qu'elle aime sincèrement le professeur. Mais cet amour est-il réciproque ? Je vous ai regardés danser tout de suite. Le professeur t'aime toujours Fleury !

— Je t'en prie, ne recommence pas ta chanson. Restons sur terre et jouissons de notre joie d'avoir décroché le bac.

— Je prophétise que le professeur reviendra à toi pour te supplier de lui pardonner ses frasques.

— Tu commences à m'ennuyer.
Fany Clara se tut. Elle se leva et disparut dans la cuisine. Je la suivis immédiatement.

Nous bûmes à satiété des cannettes de bière fraîche. Aux environs de minuit, la piste de danse était presque vide. Monsieur Khigaly et Madame Adoubou avaient disparu. J'imaginai mille choses. Alors, nous commençâmes à vider les cannettes à un rythme qui nous était inhabituel. Je commençai à manifester une grande hilarité. Le matin, je me réveillai écrasée par la fatigue, à côté de moi le corps de Fany, tout nu. J'avais une migraine terrible. Je tentai de me lever mais j'avais le vertige. Je me recouchai.

Deux jours après cette festivité, mon père convoqua une réunion de famille. Je m'installai en face de lui, entre Koula et ma mère. Il se racla la gorge avant de lâcher :

– Mes chers enfants, c'est votre droit d'être informé de tous les problèmes qui frappent notre famille et c'est de mon devoir de vous tenir informés. Le succès de Fleury au bac nous a tous comblés de joie, malheureusement nous devrons faire face à un autre problème. Il y a quelques jours, mon patron m'a fait appeler dans son bureau pour me lancer au visage que le temps est venu pour moi de faire valoir mes droits à la retraite. Il a ajouté que j'avais cinquante et six ans et qu'à cet âge, je n'étais plus efficace pour exercer les fonctions de vigile. J'irai à la retraite dans le mois d'octobre.

– Et c'est maintenant qu'on t'informe ?

– Oui, dans ce pays chacun fait ce qu'il veut.
Il paraît qu'il veut engager un de ses neveux à ma place.

Je me rendais compte que d'énormes difficultés m'attendaient si jamais je rentrais à l'université. Mon père, sans le dire, voulait simplement me faire savoir qu'il serait incapable d'assurer financièrement mes études supérieures.

10.

Mon père irait à la retraite bientôt. Apparemment, il avait été surpris. Il comptait, comme tous les retraités de son rang, sur la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale qui allait, en principe, lui verser trimestriellement quelques miettes. Une misère !

Quel serait mon sort une fois à l'université ? Pourrais-je seulement payer mon droit d'inscription pour commencer les cours ? Mon père me demanda de me présenter au concours d'entrée au CAFOP (Centre d'Animation et de Formation Pédagogique). Sa proposition était réaliste. L'essentiel n'était-il pas d'entrer à la fonction publique et de percevoir régulièrement un salaire ? Sans soutien, je ne pouvais pas aller à l'université. L'intelligence et la volonté seules ne suffisaient pas. Je ne dormais plus et je n'arrivais plus à penser à autre chose. Mon avenir ne m'avait jamais autant préoccupé. Ainsi, mon rêve de faire des études en faculté de philosophie s'évanouissait !

À la maison, l'atmosphère était de plus en plus morose. Mon père s'asseyait pendant des heures, la tête entre les mains. Ma mère, elle, s'abîmait davantage dans la prière.

Deux mois après la proclamation des résultats, la liste des orientés à l'université fut publiée. Fany Clara qui s'était rendue à Gbagbokaha, la capitale économique, pour les vacances m'informa que j'étais orientée en faculté de philosophie. D'abord, je manifestai une grande joie. Mais au fur et à mesure que s'égrenaient les heures, je devenais triste à l'idée que, faute de moyens, je ne pourrais pas aller à l'université. 

C'est dans cette atmosphère que je reçus une visite inattendue, celle de Monsieur Khigaly.

Surprise, je le regardais comme si je voyais un revenant. Pour la première fois il ne souriait pas. Il s'assit, à ma demande, en poussant un soupir. À ma question de savoir les raisons de sa visite, il me répondit qu'il était venu pour s'entretenir avec moi. Je rétorquai alors que nous n'avions plus rien à nous dire. Il baissa la tête pendant quelques minutes avant de me lancer :

– Fleury, j'ai besoin de te parler. Je sais que tu m'en veux, mais avant de me brûler, je te prie de bien vouloir m'écouter.

Sa voix était calme et grave. Il semblait sincère ; je finis alors par céder :

- Je vous écoute Monsieur Khigaly.

- Je suis venu pour prendre un rendez-vous. Viens chez moi Fleury. Là, nous pourrons nous entretenir tranquillement.

Je ne saurais jamais expliquer les raisons qui m'avaient amenée à accepter ce rendez-vous périlleux. J'aurais pu opposer un refus à sa requête pour me venger de la manière dont il m'avait rayée de sa vie. J'aurais dû au moins me cabrer, me raidir, mais qui pouvait comprendre les méandres inextricables du cœur d'une femme ?

Le lendemain, je ne mis point pied à son domicile. J'avais à répondre à des préoccupations urgentes. Fallait-il aller à l'université ou au CAFOP ? Qui pourrait me soutenir si je rentrais à l'université ? Pourquoi ne pas faire comme les autres jeunes filles, en me constituant maîtresse d'un Crésus ?

Trois jours après, lorsque je poussai le portail du professeur écrivain, j'avais déjà répondu, de façon précise, à chacune de ces interrogations. Il était pour moi maintenant question de me fondre dans la foule et faire comme la plupart des étudiantes démunies. Les dents dehors, les griffes aiguisees.

Monsieur Khigaly m'accueillit au seuil du salon et m'invita à m'installer dans un fauteuil. Il me demanda d'abord pardon pour tout le mal qu'il

m'avait fait. Il revint avec force détails sur les raisons de son comportement qu'il qualifia lui-même de « cruel ». Ses yeux plongés dans les miens, il demanda :

— Me pardonnes-tu, princesse ?

Je pensai d'emblée au long désert de chagrin que j'avais dû traverser par sa faute. L'idée de l'envoyer paître me traversa un instant l'esprit, mais mon cœur me conseilla la tolérance.

— Je vous ai déjà pardonné, monsieur.

— Merci Fleury pour ta compréhension. À partir de maintenant, je te demande de me tutoyer. Je ne suis plus ton professeur... Tu sais, je ne t'ai pas oubliée depuis lors...

Mon cœur se contracta. C'était avec un plaisir inouï que j'entendis ces paroles.

— Tu as une femme dans ta vie.

— Cette femme, c'est du passé !

Il avait presque crié. C'était le cri que fait pousser la peur de perdre ce qu'on a de plus cher.

— Du passé ? En quoi cela me concerne-t-il ? Khigaly se leva promptement et parla, longuement, comme il ne l'avait jamais fait. Il s'appa-santit comme pour me blesser une fois encore sur les innombrables qualités de la bonne dame.

— Madame Adoubou, fit-il, a cependant un énorme défaut. Elle est possessive, tyrannique et d'une jalouse pathologique. Elle voulait m'avoir à

sa disposition. J'ai vécu l'enfer avec cette femme. Et puis tu sais, ce soir-là, elle nous a vus en train de danser...

– Et alors ?

– Fleury, comprends que j'ai besoin de toi. J'ai réussi à me débarrasser de cette femme. Je ne l'ai jamais aimée.

– On ne couche pas avec une personne qu'on n'aime pas.

– Oui, tu as parfaitement raison. Mais il arrive dans cette vie que nous posions un acte totalement en contradiction avec nos principes.

Son raisonnement me pénétra le cœur. Il avait parfaitement honoré la vérité. N'avais-je pas eu des rapports intimes avec le juge dans l'intention d'obtenir la libération de mon frère Koula ? Je ne l'aimais pourtant pas.

– Mais, je suis toujours Fleury, cette jeune fille que tu as évacuée dare-dare de ta précieuse vie sous prétexte que la loi interdit à tout enseignant de coucher avec son élève.

– Justement ma belle, tu n'es plus mon élève. Dès que tu as décroché le bac, cette loi ne peut plus m'atteindre. Je peux alors t'aimer librement. Il y a quelques mois, je n'avais pas le choix. Tu étais mon élève. Il n'y avait pas d'autres solutions...

– Si ! Il y a une solution, il y a toujours une solution.

– Laquelle ?

– Tu aurais pu m'expliquer cette voie, me rassurer, et attendre que je décroche le bac. Si tu m'aimais vraiment, c'était la voie que conseillait l'amour.

– Je te demande pardon Fleury !

Dieu seul savait l'intensité de l'amour que j'éprouvais pour lui. Mais j'avais besoin de me défendre. J'avais besoin de m'éloigner de cet homme si je voulais avoir une maîtrise parfaite de mon avenir. Mon avenir était de me constituer maîtresse d'un richard qui pouvait me soutenir tout au long de mes études supérieures. Et Monsieur Khigaly n'était pas riche. Cette fois-ci, je bouchai les oreilles aux supplications de mon cœur pour écouter l'ordre de ma raison qui penchait pour le réalisme et le pragmatisme.

– Je ne t'aime plus Khigaly. Tu as consumé le sentiment fou que j'éprouvais pour toi. Adieu...

– Fleury !

– Non, n'ajoute plus un mot.

Il baissa la tête. Il ne la releva pas au moment où je sortais de sa maison.

11.

Le soleil enlaidi par sa pâleur crépusculaire s'enfonçait tristement, et comme à regret dans le lointain, dans une forêt de nuages obscurs. La nuit, irrésistible, tombait sur Boignikro. Ma mère, partie pour rendre le linge lavé à ses clients, n'était pas encore rentrée. Mon père, lui, était déjà descendu du travail depuis deux heures. Je venais de servir le repas du soir quand il m'invita à venir m'asseoir en face de lui.

Contrairement à son désir, je n'avais pas présenté le concours d'entrée au CAFOP. Je devinais le sujet de la conversation.

– Ma fille, sans argent, comment allons-nous financer tes études ? Je t'avais conseillée pourtant de présenter le concours d'entrée au CAFOP. L'université coûte du pied de la tête, tu le sais sûrement.

– Papa ! Ne te fais pas du mauvais sang ; j'ai trouvé quelqu'un qui va m'aider.

– La mère de Fany je suppose ?

– Non, un ami... Tu ne le connais pas.

Mon père garda le silence. J'imaginai les questions qui bouillaient en lui. Il hésita et me dit :

– Tu sais ma fille, tu n'as pas besoin d'être riche pour être heureuse. Quel que soit le métier que tu exerceras un jour, l'essentiel est qu'il te permette de vivre décemment. Quant à nous, depuis l'enfance nous sommes habitués à vivre de peu. Alors, il est inutile de te mortifier pour nous.

– Je sais que tu désapprouves mon choix, mais je t'en prie laisse-moi faire selon mon désir. Je dois me battre pour vous mettre à l'abri du besoin. Je suis certes une fille, mais vu l'état de Koula, c'est à moi que revient le rôle du fils.

– J'apprécie ta détermination à nous faire honneur. Nous sommes cependant à la porte de sortie de la vie sur terre.

– Je sais, mais il faut penser à l'avenir de ceux qui vont nous succéder, nos héritiers. Il faut mettre fin à cette sorte de malédiction qui condamne notre famille à l'indigence. En plus, les derniers jours qui vous restent à vivre doivent être des jours de plénitude. Je me battraï pour cela.

Je n'avais jamais parlé aussi longuement devant mon père. Je me sentais soulagée d'avoir exprimé devant lui le résultat de mes longues réflexions.

– Ma fille, je tremble d'effroi pour ton avenir.

– Je suis consciente que nous vivons dans une jungle !

Le silence s'installa une fois encore, lourd, long. Je savais en mon for intérieur, que mon père m'avait comprise. Pour moi c'était l'essentiel.

— Sois prudente ma fille, me lançait-il, tristement.

Sa voix était presque inaudible. Il se leva et disparut dans sa chambre. Ce soir-là, il ne mangea pas. Quant à ma mère, elle ne manifesta aucune réserve quand je lui avais dit que pour mes études à l'université, j'avais trouvé une personne qui allait m'aider. Elle m'avait répondu que c'était encore un miracle de Dieu.

Je finis par accepter l'avilissante proposition du magistrat vicieux. Bautrot, tel est son nom. Depuis Boignikro, il financerait mes études et mes besoins de jeunes filles. En retour, toutes les fois qu'il viendrait à Gbagbokaha, je devrais me mettre à sa disposition. Nous étions tombés d'accord que la chambre qui m'accueillerait en cité universitaire ne servirait jamais à ces parties honteuses.

À la veille de mon départ à Gbagbokaha, Khigaly vint me rendre visite. Dès qu'il prit place, mon père et ma mère se retirèrent dans leur chambre.

— Fleury, je sais que tu m'aimes autant que je t'aime.

— J'ai cessé de t'aimer depuis longtemps. Je suis désolée.

J'aurais voulu me lancer éperdument à son cou, mais un tel geste aurait mis en cause mes ambitions. J'étais lancé sur une voie ! Avancer par tous les moyens, telle était ma devise. J'étais comme un fleuve en furie, un feu déchaîné dans une savane de saison sèche.

Khigaly, déçu, avant de me quitter, me dit :

– Appelle-moi si tu changes d'avis.

Ma mère me rejoignit dès son départ. Elle ne dormait pas.

– J'aime bien cet homme.

– Tu ne le connais même pas.

– Peu importe, mais mon intuition de femme me dit que c'est un homme bien. Te courtise-t-il ?

– Oui, mais je ne l'aime pas !

– Lui, t'aime sûrement.

La nuit, seule sur mon modeste lit, je traquai le sommeil en vain.

Je quittai Boignykro le lendemain à 10 heures après une pluie battante qui avait débuté à minuit. Cette pluie brusque était pour moi un baptême symbolique : elle me lavait de mon passé lourd de manque et de pleurs étouffés. Elle annonçait ma nouvelle naissance !

12.

Le nombre de chambres dans les cités, à mon arrivée à l'université, était insuffisant. Je ne connaissais personne dans la sphère des décideurs et je n'avais jamais milité dans le syndicat des élèves et étudiants – le syndicat des élèves et étudiants était tout puissant et siégeait à la commission d'attribution des chambres. J'exploitai alors mon atout majeur : ma beauté. Le directeur des œuvres universitaires fut ma victime. Après lui avoir offert une nuit de rêve, il me proposa de choisir moi-même ma chambre. Je pris soin de choisir une chambre dans la cité la plus proche de l'université : la cité universitaire 3K.

Ma chambre était logée au premier étage du bâtiment A. Mon « parrain » avait tout mis à ma disposition : congélateur, télévision, DVD, chaîne Hi-fi, ordinateur portable.

Toutes les jeunes filles des chambres voisines venaient souvent chez moi pour passer le temps, toutes étaient convaincues que j'étais la fille bien-aimée d'un homme cossu.

Je m'attachai particulièrement à Olivia, ma

voisine d'en face, une jeune fille métisse de bonne famille. Elle était la seule à connaître mon secret. Un jour, je l'invitai à manger dans un restaurant de luxe au quartier Ekra-le-beau où m'attendait le juge Bautrot. Au terme du repas, après avoir déposé à bord d'une Mercedes Olivia à l'entrée de la cité universitaire, le juge et moi nous retrouvâmes à l'hôtel *Le dollar* pour y passer le week-end.

Le juge comme d'habitude parla peu. Il était pressé de profiter de la fraîcheur de mon corps. À peine deux minutes que l'entendis-je pousser des hurlements orgasmiques. Les sens apaisés, il s'installa devant moi, un sourire de satisfaction accroché à ses lèvres sèches. Je profitai de ce moment pour faire mes doléances.

Il me fit un chèque de cent mille francs sur-le-champ. Grisé par le plaisir qu'il venait de tirer de mon jeune corps, il me fit des confidences qui me convainquirent de sa puissance financière. Il était propriétaire à la fois d'une société de taxis-compteurs, d'une dizaine de dépôts de boissons et d'un établissement supérieur privé. Orphelin de mère et de père, le juge Bautrot n'avait de parents que sa femme et son fils unique. Ses oncles, tantes et cousin l'ayant abandonné dès le décès de son père, il ne devait plus rien à personne.

— Je veux alors jouir de tout ce que la vie peut offrir comme plaisir.

Mon juge, je m'en rendais compte, était un malade. Comme moi d'ailleurs ! Nous étions tous les deux des malades. Chacun souffrait de sa maladie et cherchait son remède. Il cherchait le plaisir pour exorciser ses frustrations d'adolescents et moi l'argent pour conjurer la pauvreté.

Mon esprit s'envola immédiatement vers mes parents. J'avais entre mes doigts l'occasion de les soulager de leur indigence.

— Mon chéri, accepte de me rendre encore un service. Mes parents sont très pauvres et tu le sais très bien.

Je descendis ma main, pendant que je parlais, en dessous de son bas-ventre. Un gémissement s'échappa de sa gorge. Il souriait comme un imbécile.

— Bien, je mettrai mensuellement cent cinquante mille francs à ta disposition pour eux. D'accord ?

— Oui ! Tu es un ange, merci chéri !

— Assez bavardé... maintenant viens.

Des doigts furtifs descendirent dans mes entre-fesses. Je fermai les yeux de déplaisir...

13.

L'université de Gbagbokaha était une redoutable jungle. Des étudiants grisés par la politique, se nourrissaient de grèves et d'actes de vandalisme. Des enseignants mal payés et démotivés vendaient des fascicules, des épreuves et même des notes avec une déroutante impudeur. Les autorités pédagogiques et administratives débordées se laissaient corrompre avec complaisance. Le temple du savoir n'était rien d'autre qu'un monde en désintégration irréversible. Les gouvernants impuissants laissaient faire au nom du réalisme politique. L'université est une pépinière inépuisable de militants, d'électeurs, de marcheurs, de spécialistes de la subversion.

C'est dans cet univers cahoteux que je devrais me frayer un chemin coûte que coûte, quitte à y laisser mon honneur. Quelques mois m'avaient suffi pour prendre le pouls endiablé de la situation difficile qui serait la mienne.

Je n'eus aucun mal à m'imposer comme une étudiante studieuse. Le premier semestre se passa

sans encombre. Le deuxième semestre malheureusement s'annonçait houleux et incertain. Les enseignants, à qui j'avais refusé mon corps – ils voulaient tous me « visiter » – m'attendaient au tournant, les crocs dehors comme des hyènes affamées.

Mon professeur de méthodologie, Monsieur Hassanarah, à maintes reprises, m'avait exprimé son désir de faire de moi sa maîtresse. Trois fois, il avait atterri dans ma cité. Trois fois il avait essuyé un refus poli. Il m'envoyait des messages par internet. « Mon rêve c'est d'être tué, dans ton lit transpercé par les deux épées de ta poitrine tumultueuse » avait-il écrit un jour. « Vivez monsieur, la vie est précieuse. Je n'ai pas d'épées sur ma poitrine, mais des seins bien fermes réservés à mon bien-aimé », lui avais-je répondu immédiatement. Il n'avait pas apprécié ma réponse ou transparaissait, d'après ses propres termes, « une ironie railleuse ». Depuis cet instant, nous étions à couteaux tirés. Le professeur d'histoire de la philosophie, un Européen d'une grossièreté insultante, voulait lui aussi me « croquer ». Devant mon refus, il me menaça, en plein cours, de me faire payer mon outrecuidance.

J'étais manifestement victime d'un harcèlement sexuel honteux. L'examen de fin d'année était proche. Un étau invisible et cruel avait

commencé à se resserrer autour de moi. Une lueur mauvaise scintillait dans le regard des fauves blessés qu'étaient les enseignants. Ils étaient à la fois, compositeurs, surveillants, interrogateurs et correcteurs. Ils étaient tout-puissants.

* * *

*

Les révisions allaient bon train. Un jour, au moment où je descendais des études, je rencontrais mon professeur de logique, Monsieur Bonké, à l'entrée de mon bâtiment. C'était un monsieur doté d'une voix caverneuse qui ressemblait à un grognement. Sa respiration haletante ne manquait jamais d'éccœurer même ses interlocuteurs les plus complaisants. Sa démarche disgracieuse lui donnait l'allure d'un chasseur traditionnel. Il avait un visage singulièrement déplaisant où se distinguaient hideusement deux balafres impitoyables ; un visage au milieu duquel s'était formé un certain nez, un nez brutal, un nez indiscret et inutilement généreux. Pour tout dire, Monsieur Bonké était la laideur dans sa forme la plus achevée.

— Bonjour monsieur, vous voulez voir quelqu'un ? lui demandai-je poliment en souriant.

En me fixant, de ses yeux globuleux, il me souffla au visage :

— Oui, Mademoiselle Toto Fleury. C'est bien vous que je suis venu voir.

Malgré ma surprise, je réprimai toute émotion déplaisante pour ne pas le choquer. Je dois avouer qu'il n'avait jamais manifesté, par le passé, l'ombre d'un désir de me courtiser. Après m'avoir félicitée pour le sérieux avec lequel je suivais ses cours, il me révéla, sans aucun scrupule, le but de sa visite. Je lui plaisais et il serait comblé d'avoir une aventure avec moi. En retour, il ferait tout pour que mes études se poursuivissent sans accroc. Je pris cette déclaration comme une injure abjecte. Voilà que j'attirais aussi « les génies » !

— Vous venez pourtant de me féliciter du fait que je suis une étudiante studieuse. Alors ne pensez-vous pas que, par mon propre travail, je peux passer en deuxième année ?

— Vous l'auriez pu certainement. Mais vous êtes belle, trop belle, voilà votre faute. En plus, vous avez repoussé tous les professeurs qui vous ont courtisée. Et cela peut bien vous coûter cher.

— Monsieur Bonké ! J'ai un homme dans ma vie.

Il quitta ma chambre le visage renfrogné comme une pâte fécale piétinée. Je savais que je ne pouvais pas échapper à ces enseignants sans scrupule, mais je ne pouvais pas me mettre nue devant un homme aussi rustique.

N'ayant aucune possibilité d'échapper aux mailles serrées du filet lancé sur ma personne, je

portai mon choix parmi mes enseignants sur le plus présentable physiquement : Monsieur Pre-noh, doyen de la faculté de philosophie. C'était un quinquagénaire assez charmant et fort discret. Il m'avait courtisée au début de l'année, mais il avait abandonné rapidement. Comme j'avais le numéro de son téléphone portable, je l'appelai un samedi, dans l'après-midi. Il s'empressa de me rejoindre à la bibliothèque nationale où j'étais pour mes recherches personnelles. Immunisée contre la honte et la gêne depuis quelques mois, j'engageai sans faux-fuyant la discussion. Je lui expliquai ce que j'attendais de lui. Il devait m'aider en demandant à ses collègues de m'évaluer objectivement. J'avais confiance en mes possibilités.

Nous nous retrouvâmes dans un petit hôtel dans une petite ville en bordure de mer, à quelques kilomètres de Gbagbokaha.

Je venais d'entrer dans le bois sacré.

14.

Je venais de me réveiller ; j'étais extrêmement épuisée. La veille, quelques amis et moi, avions fait la fête. C'était notre façon à nous de marquer d'une pierre blanche notre joie après notre succès à nos différents examens. Je fus admise à passer en deuxième année dès la première session. Monsieur Prenoh chargé d'amener ses collègues revanchards à la raison, avait rempli sa part du contrat.

La fête avait eu lieu au quartier résidentiel dans un maquis célèbre appartenant au père d'Olivia. J'avais dansé et consommé de l'alcool comme si c'était mon dernier jour sur terre.

Da Costa, le frère aîné d'Olivia était mon cavalier attentionné. Après qu'Olivia me l'eut présenté, il m'avait priée, avec une séduisante délicatesse, d'être sa cavalière. J'acceptai tout de suite tant il m'inspira confiance. C'était un bel homme et poli comme on n'en rencontrait plus. Il était la personnification de la volupté, l'incarnation de la séduction. Après cinq tours de danses langoureuses

qui réveillèrent mes sens endormis, il commença à me faire la cour avec tact. Il exerçait sur moi une attirance physique succulente.

La soif de me faire plaisir en toute liberté m'irrigua sous la forme d'une sensation d'intense bonheur. Alors, quand de sa voix doucereuse et érotique, il me proposa de nous aimer ce soir, je ne pus refuser.

Nous sortîmes du maquis, bras dessus dessous. Le ciel étoilé nous arrosait de son éclat gai. Une lune épanouie nous souriait, complice. Ce fut une vaste chambre, logée dans une superbe villa, au cœur d'un océan de fleurs qui nous accueillit. Nous fimes intensément l'amour, sous la lumière pâle d'une veilleuse, pendant deux heures. Avec une facilité prodigieuse, il me fit connaître l'apo-théose du plaisir physique.

Avant de rejoindre nos amis, je lui déclarai que nous ne pouvions plus nous revoir et qu'il serait sage de sa part de m'oublier dès cette nuit. Il fut atterré devant cette volte-face inattendue.

Il insista afin d'avoir d'amples explications. Je lui répondis simplement que j'étais déjà fiancée et que ce qui venait de se passer était à mettre sur le compte d'une « folie de jeunesse ». Je rejoignis ma chambre à cinq heures du matin, heureuse quand même d'avoir passé une soirée inoubliable. Je fis une série de doux rêves.

* * *

*

Olivia m'informa le lendemain que son frère était fou de moi et souhaitait me rencontrer.

– Da Costa est un bonheur. Mais tu connais ma délicate situation. Depuis un mois, mon « homme » fait preuve d'une jalousie mortelle. Je ne veux pas me créer des ennuis. Il surveille mes déplacements par l'entremise d'un étudiant de la cité, un de ses neveux d'après lui.

– Je te comprends parfaitement. Je vais parler à Da Costa et j'espère qu'il comprendra lui aussi.

Quand le repas que nous avions préparé, Olivia et moi, ce week-end, fut prêt, il était déjà quatorze heures. Affamées, nous avions mangé avec un appétit gargantuesque. Au moment où nous venions de finir la vaisselle, j'entendis frapper à la porte. J'allai moi-même l'ouvrir. Grande fut ma surprise. Je vis arrêter en face de moi une belle jeune fille au sourire flamboyant : Fany Clara, ma « sœur » bien-aimée. Mon cœur se dilata de bonheur. Nous nous jetâmes dans les bras, heureuses de nous retrouver après dix mois de séparation.

– Que tu es superbe Fany !

– Que dirai-je alors de toi ? Tu resteras toujours la plus belle.

Olivia se leva pour faire la bise à Fany.

– Je m'appelle Olivia, j'imagine que tu es Fany
Clara !

– Heureuse de faire ta connaissance

– Fleury nous a souvent parlé de toi.

Fany Clara s'installa sur mon lit et s'étendit
comme si elle était chez elle. Je lui servis une
canette de coca-cola et lui demandai les nouvelles.

– C'est grâce à David que j'ai eu ton adresse. Tu
m'as tellement manqué.

– Merci Fany. J'ai appris que ton père t'a ins-
crite dans une université à Paris.

– Oui, mais j'ai refusé d'y aller. Finalement, il
m'a inscrite à l'UFSAO, l'Université Française
Senghor de l'Afrique de l'Ouest.

– Tu es en lettres modernes, je devine ?

– Bien sûr !

Olivia quelque peu gênée par ce dialogue pas-
sionné, demanda à se retirer. Nous profitâmes de
nos retrouvailles pour passer en revue tous les
sujets qui nous préoccupaient. Comme il fallait s'y
attendre, Fany me demanda les nouvelles de
Khigaly. Mon cœur fit un bond.

– C'est fini... Je n'ai pas réussi à lui pardonner.

– Tu es allée un peu fort. Il s'est brouillé avec
elle ! Il est libre Fleury !

– Il me l'a dit.

– Tu ne l'aimes plus ?

– Si ! Je l'aime toujours mais je n'avais pas le choix.

Avec force détails, je lui fis un long exposé sur ma vie depuis notre séparation. À la fin, elle avait les yeux inondés de larmes.

– Tu as beaucoup souffert, Fleury !

– Avec la souffrance des miens, j'avais besoin d'assez de moyens financiers pour m'occuper d'eux. C'est pour eux également, que j'ai sacrifié mon amour.

– Et ton père ? Est-il d'accord avec tes choix ?

– Bien sûr que non ! Tu le connais. Il sait que tout cet argent qu'il reçoit de moi, je l'ai obtenu d'une manière déshonorante.

Au terme de cette dernière phrase, j'éclatai en sanglots. Fany me laissa pleurer comme si elle avait conscience du profond soulagement que j'en tirais.

– La vie est cruelle et je ne sais pas ce que je serais devenue si j'étais à ta place.

Fany m'apprit qu'elle s'était brouillée avec sa mère.

– Après la rupture d'avec Khigaly, elle est devenue aigrie et toujours d'une humeur acariâtre.

– Aujourd'hui Fany, peux-tu me dire la vérité ? Pourquoi étais-tu si dure envers ta mère quand elle s'est liée à Khigaly ?

– Mais c'est parce que tu aimes Khigaly. Je n'ai pas supporté que ma mère t'arrache ton ami.

– Khigaly m'avait déjà abandonnée à ce moment. Il était parfaitement libre, tu le sais très bien.

Fany se tut un instant et se leva. Son visage était devenu grave.

– Fleury, promets-moi que tu ne vas te mettre en colère.

– Je te le promets.

– Très bien !

– Aujourd'hui, j'ai un homme dans ma vie. commença-t-elle. Je t'informe que nous nous sommes fiancés avec la bénédiction de mon père. C'est un ingénieur informaticien. Il est en service à la Banque Centrale. Il se nomme Séraphin Ovi. Mais avant de rencontrer cet homme, j'ai pensé que je ne pouvais plus être amoureuse d'un autre que celui que j'ai aimé à Boignikro.

Je sursautai de surprise.

– Tu étais amoureuse d'un homme à Boignikro ? Et de qui étais-tu amoureuse ?

Elle garda le silence un instant et comme on tire un coup de canon, elle cracha le nom :

– Khigaly !

Je fus atteinte en plein cœur. Je chancelai ^{un} instant avant de me ressaisir.

– Khigaly ! Notre Khigaly ?

– Oui ! ton Khigaly. Je l'ai aimé dès qu'il a franchi le seuil de notre classe pour la première fois. Mon cœur dansait de joie dès que nous avions cours avec lui. Un jour, dans la cour de l'école, il me fit un compliment que j'avais interprété comme un certain intérêt pour ma personne. Mais les jours passèrent sans qu'il ne se manifeste. Alors un jour, je lui ai dit que je voulais lui parler. Il m'a indiqué son domicile et m'a demandé d'y aller le dimanche après-midi qui suivait. Dans son modeste salon, je lui ai dit que j'éprouvais des sentiments fous pour lui. Après m'avoir écoutée sagement, il m'a dit que j'étais belle mais qu'il était interdit à un professeur d'entretenir des rapports intimes avec une élève. Sourde à ses propos, je l'ai enlacé pour l'embrasser. Il m'a repoussée doucement en secouant la tête, comme pour me dire que ce n'était pas possible. Sa réaction m'a fait mal au cœur, mais j'ai fini par accepter la vérité. Et la vérité est qu'il ne m'aimait pas, et pour avoir été franc avec moi, j'ai commencé tout de même à l'admirer et à le respecter. Alors quand tu es arrivée et que j'ai remarqué qu'il te dévorait des yeux, je t'ai encouragée à te lier à lui. J'avais l'impression qu'à travers toi, j'aurais satisfait mes rêves de lycéenne amoureuse. Et quand il t'a rejetée, je me suis sentie doublement blessée. C'est pourquoi quand ma mère avait réussi à le séduire, je m'étais

mise dans tous mes états. C'était comme si elle m'avait humiliée. C'était comme si elle m'avait arraché quelque chose de personnel.

Fany me tourna le dos après ses aveux incroyables. Clouée sur mon lit par la surprise, je ne pouvais pas esquisser le moindre geste. Je secouai énergiquement la tête pour sortir de cette torpeur. Je me levai enfin et allai vers Fany. Pour elle, j'éprouvais à la fois de la pitié et de la reconnaissance. Mon amie avait souffert dans le silence. À peine, avais-je touché son épaule qu'elle se retourna et se jeta dans mes bras.

– Pardonne-moi Fleury !

– Je n'ai rien à te pardonner. Au contraire, je me rends compte combien de fois tu m'aimes.

– Khigaly est un homme bien. Il faut lui pardonner et te réconcilier avec lui.

Ces propos retentirent à mes oreilles comme une sentence de justice inattendue. Immédiatement, la face de Khigaly effondrée lors de notre dernière rencontre se dressa sur l'écran de ma mémoire. Il m'avait déjà oubliée, certainement.

– Je vais y réfléchir Clara. Merci infiniment pour tout.

Ce jour-là, Clara passa la nuit avec moi. Quand elle me quitta après le déjeuner, je pressentis que ces retrouvailles allaient changer ma vie.

15.

Da Costa, impétueux, était arrivé dans ma chambre comme une bourrasque.

- Fleury, je ne peux plus me passer de toi.

- Da Costa, entre toi et moi, ce n'est plus possible.

Je décidai de le renvoyer par tous les moyens. Mon « parrain », brûlait d'une jalousie destructrice depuis quelques semaines. L'agent secret mis à mes trousses, l'avait informé de ce que j'avais été au maquis « avec un beau métis, à une heure douteuse ». Et voilà que Da Costa avait le culot de venir jusque dans ma chambre, malgré ma ferme opposition de l'y voir. Je ne voulais plus entretenir des soucis, surtout que j'avais la tête déjà remplie par une autre inquiétude. Je devais me rendre nécessairement à Boignikro le même jour. Un commissionnaire m'avait apporté la triste information quelques minutes auparavant selon laquelle mon père était gravement malade.

Je lançai à la figure de Da Costa une avalanche de paroles de braises auxquelles, je n'étais pas

habituée. Blessé dans son amour-propre, il se retira enfin, le regard contorsionné par la surprise.

J'arrivai à Boignikro aux environs de seize heures. Le ciel était rouge de colère. Il faisait chaud à cuire un œuf ; les rayons du feu solaire déchaînés semblaient vouloir consumer la ville. Le bitume calciné émettait des ondes lumineuses à vous crever les yeux.

À notre domicile, je ne trouvai personne. Je fonçai à bord d'un taxi vers l'hôpital. Mon père était placé sous sérum et s'était endormi. Il avait énormément dépéri. L'aspect blafard de sa peau me versa au cœur une peur muette. Ma mère, affolée, me renseigna sur tout ce que je devais savoir. Je fus dans le bureau du médecin traitant pour en savoir plus sur l'état de mon père.

Rassurée par le médecin, je me chargeai à mon tour d'apaiser les inquiétudes de ma mère.

— Donne-moi la clé de la maison. Je reviendrai ici dès que je finirai de prendre mon bain. Je passerai désormais les nuits qui restent auprès de papa. Comme ça, tu pourras aller te reposer.

Au salon, je constatai que mon père avait fait augmenter le nombre de ses chaises. La vaisselle également s'était enrichie quantitativement. Je retrouvai ma chambre et je fus frappée par sa sévère modestie. Je constatai que Koula avait disparu avec tous ses effets vestimentaires.

Après mon bain, je donnai un coup de fil à Bautrot. Il me rejoignit immédiatement devant la librairie Hassan, étonné de me voir à Boignikro. Sur place, il me signa un chèque et me déposa en voiture devant une banque. Je retirai de l'argent et je regagnai l'hôpital.

Mon père s'était enfin réveillé et m'attendait. Il me parla avec tristesse de la fugue de mon frère. Je le rassurai alors que je le ferais retrouver. Il finit par me poser des questions sur mes études. Il n'aborda point le sujet de l'origine de l'argent que je lui expédiais. Je dormis à l'hôpital cette nuit-là. Le lendemain, quand j'avais joint Bautrot au téléphone, il bouillait de colère. Il avait attendu mon coup de fil en vain. Je le calmai en lui promettant d'être à sa disposition dans l'après-midi. Après avoir préparé le repas du jour pour les miens et l'avoir transporté à l'hôpital, je le rejoignis dans un hôtel, où il m'attendait depuis une heure...

Après dix jours d'hospitalisation, mon père fut libéré.

— J'ai la certitude que ton père a d'autres préoccupations d'ordre psychologique, me déclara le médecin. À son âge, il doit être épargné de gros soucis.

À la maison, je songeai sérieusement aux propos du médecin. Si mon père avait des soucis, il est certain que j'en étais la principale

cause. Fallait-il, de ce fait, rompre ma relation honteuse avec le juge Bautrot ? Je ne devais rien décider sous le coup de l'émotion. Sans l'aide de Bautrot, je n'aurais pas pu assurer les frais des soins de mon père malade. Alors, il me fallait réfléchir profondément avant d'agir, pour ne pas me nourrir de regrets par la suite. « Après la licence, pensai-je, je me chercherai un boulot, ainsi je pourrai me libérer... ».

Mon père commençait maintenant à sortir de sa convalescence. Je décidai d'aller rendre visite à certaines de mes vieilles connaissances. Je trouvai David en famille ; il était venu en vacances. Il avait pris du poids et dégageait une santé joyeuse. Nous décidâmes, tous les deux, d'aller présenter nos civilités à notre ancien proviseur. Ce dernier semblait épuisé par le travail ingrat de l'administration scolaire. Il conservait cependant son éternel air jovial. Il ne nous cacha point son bonheur de nous revoir. Dans nos entretiens, nous apprîmes que trois professeurs étaient mutés dont Monsieur Khigaly. Ce dernier serait en service désormais à la capitale.

Ainsi, Khigaly serait à Gbagbokaha depuis les vacances et y enseignerait dès la rentrée prochaine. Cette information me ravissait jusqu'à

l'ivresse. Je rêvais déjà d'aller lui rendre une visite surprise. Cependant, je ne me faisais pas d'illusions. Khigaly m'avait certainement oubliée.

Je passai trois semaines à Boignikro. Trois semaines de communion familiale, mais aussi trois semaines d'abomination sexuelle. Comme un maître et son esclave, nous nous rencontrions régulièrement Bautrot et moi, dans des lieux que vous imaginez pour remplir chacun de son côté sa part ingrate de contrat.

Ce dimanche soir, une fraîcheur avait enveloppé toute la ville. La température avait fortement chuté. Dans les rues, les gens se promenaient engloutis dans des polos lourds ou des manteaux à fourrure. Nous étions, mon père, ma mère et moi dans le salon.

– Ma fille, j'ai à te parler, lâcha mon père, au bout d'un long silence. Sans que tu n'exerces un métier, nous ne manquons de rien grâce à ton assistance attentive. Les sacrifices énormes que tu consens nous vont droit au cœur, mais en même temps ils nous écoarent. Je te sais intelligente, battante, courageuse ; maintenant il est temps que tu prennes une décision ferme pour ton avenir. Tu dois choisir entre la dignité et le déshonneur. Que le choix que tu feras soit en ta faveur et non à la nôtre ! Bientôt, nous quitterons ce monde, pense

maintenant à toi. J'ai dit ma dernière parole à propos de ce chapitre.

Les propos de mon père étaient forts. Évidemment, j'avais parfaitement compris ce qu'il voulait me signifier. Et je savais aussi ce qui me restait à faire.

Ce soir-là, dans ma chambre, pour la première fois, comme poussée par, je ne sais quelle puissance, j'écrasai douloureusement les genoux sur le sol rugueux et je priai.

16.

Les cours avaient repris depuis un mois. J'avais retrouvé l'ambiance infernale de l'université. Dans les amphithéâtres, la situation allait de mal en pis. Les enseignants étaient occupés à donner des cours dans les grandes écoles et les universités privées pour embellir leurs fins de mois. Certains parmi eux avaient réussi à intégrer les cabinets ministériels. Les étudiants, laissés à eux-mêmes, s'adonnaient alors, pour s'occuper, à des grèves, marches et sit-in.

Ce matin, le juge atterrit à mon domicile comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Il bouillait de colère.

- Tu continues de recevoir ce métis, hein ?
- Mais non ! Je...
- Tu sembles minimiser mes mises en gardes.

Il sortit comme il était venu, en claquant violemment la porte. Étourdie, je restai là, coite, incapable d'esquisser le moindre geste.

Malgré mes paroles outrageantes lors de sa première visite, Da Costa avait osé revenir chez

moi, encore ! Je l'avais reçu de la manière la plus désagréable et il s'en était allé, encore plus déçu que la dernière fois.

Il est vrai qu'il était venu dans ma chambre, mais il est aussi vrai qu'il n'y avait pas fait plus de dix minutes. Une fois encore, « l'agent secret » avait fait son travail. Paniquée, j'appelai Olivia pour lui exposer mon inquiétude. Elle me jura qu'elle avait parlé à Da Costa et lui avait prié de ne point mettre pied chez moi.

— Je crois que cette personne qui prend plaisir à m'espionner n'est pas un jeune homme mais une jeune fille, qui vit dans notre bâtiment et sur notre palier.

— Comment peux-tu en être sûre ? me demanda Olivia, quand Monsieur Bautrot lui-même affirme qu'il a mis à tes trousses son neveu pour te surveiller ?

— Il n'a pas dit la vérité. Il est certain que je saurai qui est cette espionne ce soir même.

Il était 20 heures quand les étudiantes, à ma demande expresse, se réunirent dans ma chambre.

— Chers camarades, commençai-je, actuellement, j'ai un sérieux problème et j'aimerais que vous m'aidiez à le résoudre. Aujourd'hui, c'est moi qui vous sollicite ; demain ce sera certainement le tour d'une autre.

– Pose le problème, fit Safira la plus âgée parmi nous, sans digresser. Nous sommes franchement déterminées à t'apporter l'aide que tu attends de nous.

– Eh bien voilà ! Je serai sincère avec vous. Je suis issue d'une famille pauvre, très pauvre.

– Quoi ? Que nous racontes-tu là ?

– C'est la pure vérité ! affirma Olivia pour m'appuyer. Elle me l'a révélée dès les premiers jours de notre amitié.

La surprise se lisait sur tous les visages. Elles avaient, presque toutes, bénéficié de mon assistance financière d'une manière ou d'une autre.

– Pour pouvoir poursuivre mes études à l'université, à l'abri de tout besoin, j'ai accepté, contre mon gré, d'être la maîtresse d'un juge assez riche. Aujourd'hui il est prêt à me laisser tomber, parce qu'il me soupçonne d'entretenir des rapports intimes avec Da Costa, le frère aîné d'Olivia.

– Le beau métis ? demanda une fille.

– Oui ! C'est bien lui. Il est vrai qu'il m'attire énormément, mais vu ma situation, je lui ai interdit de mettre pied dans ma chambre. Il se trouve que dès qu'il vient ici malgré mon opposition, mon financier a l'information. Je vous assure : une personne qui n'habite pas ce bâtiment, ne peut pas donner les informations qu'il détient, tellement elles sont précises et exactes. Alors, je vous ai

appelées afin que vous m'aidez. S'il se trouve qu'il y a parmi vous une personne qui se prête à ce jeu, je la prie d'arrêter.

Le silence s'installa. J'entendis autour de moi des soupirs de compassion. Finalement, après un temps, Safira rompit le silence :

– Les amies, vous avez entendu le cri de cœur de Fleury. Tel qu'elle a parlé, il est sûr qu'une personne qui n'habite pas avec nous ici ne peut pas être aussi bien informée. Alors, que celle à qui est confié ce triste rôle arrête ce jeu malheureux, si elle n'a pas le courage de se dénoncer.

Aucune des filles présentes ne se reconnut comme coupable. Olivia en tant que ma meilleure amie prit la parole par la suite. Elle insista sur l'amitié qui nous liait et pria toutes les jeunes filles de m'apporter leur soutien. Ses paroles m'émurent jusqu'aux larmes. La réunion se termina dans une atmosphère de suspicion. Une heure après, Safira revint dans ma chambre.

– Je vais peut-être te surprendre Fleury, parce que moi, je soupçonne... Olivia.

– Quoi ? ...Non... J'ai confiance en elle, elle ne peut pas me trahir.

– Ouvre quand même les yeux. Les apparences trompent.

Dès que Safira se retira de ma chambre, je vis entrer Olivia. Elle présentait, elle aussi, un visage grave.

- Y a-t-il un problème Olivia ?

- Oui Fleury. Qu'est-ce que Safira est revenue faire dans ta chambre ? Je l'ai vue en sortir tantôt.

- Mais rien du tout. Nous parlions du même problème.

Olivia repartit aussitôt. Son attitude m'intrigua quelques secondes. Le lendemain, étendue sur mon lit, je m'occupai à trouver un moyen efficace pour dompter l'ire de Bautrot.

C'est pendant ce moment de tension et de réflexion que l'on vint m'annoncer une effroyable nouvelle : la mort de mon frère, Koula. Il avait été abattu par les forces de l'ordre à la suite d'une descente musclée dans un quartier populeux. Le redoutable gang auquel il appartenait y avait établi son Q.G. On prit sur lui un sachet de cocaïne et un pistolet automatique.

J'appelai le juge pour lui annoncer la terrible nouvelle. Trois jours après, je partis pour Boignikro.

Les funérailles de Koula se déroulèrent dans une atmosphère insoutenable de chagrin. Ma mère, au sommet du désespoir, était inconsolable. Mon père, digne et grave, ne coula aucune larme. Ses soupirs exprimaient suffisamment les gémissements d'un cœur pilé par le deuil.

À ces obsèques, il y eut un beau monde. Le maire en personne y vint à la tête d'une délégation.

Depuis mon triomphe au concours national de philosophie, la municipalité me considérait comme son ambassadrice la plus digne. Elle prit en charge l'achat du cercueil du disparu.

Un homme qui exigea l'anonymat remit à mon père une forte somme correspondant à tous les frais liés aux obsèques, de la morgue jusqu'à l'inhumation. Je ne doutai point qu'il s'agissait du juge Bautrot. Je le vis d'ailleurs, songeur sous l'une des bâches, assis auprès d'Olivia qui lui tenait compagnie. Fany Clara arrivée la veille avec sa mère, ne put, à la vue de ma mine froissée par le chagrin, s'empêcher de couler des larmes de compassion. Sa mère, avec qui je n'étais plus en de bons termes, pourtant, me serra longuement dans ses bras pour me consoler.

L'inhumation eut lieu à dix heures au cimetière municipal. Le lendemain, toute la journée, des hommes et des femmes, connus ou anonymes, défilèrent dans notre modeste concession, pour nous présenter leurs condoléances. À quatorze heures, une voiture luxueuse se gara devant notre cour. Un homme qui ne m'était pas inconnu, descendit et pénétra dans notre cour. C'était Khigaly ! Mon cœur faillit se fendre. Il était vêtu d'un costume sombre et paraissait quelque peu potelé. Quand il fut à un mètre de moi, il m'ouvrit les bras comme le ferait une mère pour son enfant.

Je me levai et m'y lovai, en éclatant en sanglots.
Une paix indéfinissable vint s'emparer de tout
mon être.

— Je te souhaite un grand courage Fleury, me
dit-il, la voix abîmée par l'émotion.

Il s'installa sur l'une des chaises réservées aux invités de marque. Il présenta ses condoléances à mes parents. Il s'entretint à voix basse avec mon père puis avec ma mère. De ma place, je l'observai attentivement. Quand je levai les yeux, je le vis venir vers moi.

— Fleury ! Sois courageuse ! Et que Dieu te garde.

— Merci.

Quand il démarra la voiture, je sentis mon cœur se serrer d'une manière effroyable. Après la cérémonie du septième jour, je demandai la permission à mon père de rejoindre la capitale.

17.

Dix-neuf heures. Mon téléphone portable crépita. Au bout, Bautrot, la voix posée et conciliante. Il voulait me voir, à l'instant, dans un hôtel. Cette occasion inespérée, pensai-je, me permettrait de boucher les fentes qui avaient pris forme dans le mur de nos relations. Je le rejoignis dare-dare moulée dans une longue robe assez légère.

– Je t'ai appelée, me dit-il, parce que je suis tourmenté par le doute. Pour être sincère, je meurs de jalousie. Fleury, je voudrais savoir une seule chose : Quel type de rapports existe-t-il entre le métis et toi ?

– Ce jeune homme m'a proposé d'être son amie, mais je lui ai dit « non » parce que je suis déjà avec un homme qui s'occupe très bien de moi, c'est-à-dire toi. Je ne l'aime pas et je le lui ai dit. Voilà la vérité.

– Il t'emmerde alors ?

– En tout cas, il m'importe.

– Bien, je ferai de sorte qu'il ne te casse plus les pieds. Tu peux en être sûre.

•

J'eus peur devant ses propos mystérieux où se profilait une sourde menace.

Ce soir-là, contrairement à ses habitudes, il ne demanda pas à me faire l'amour. J'avais le pressentiment qu'il se préparait à commettre quelque scélérité.

Après m'avoir remis une chaîne en or comme cadeau, il me déposa lui-même en voiture devant la cité universitaire. Je sentis, en m'en allant, qu'il n'avait pas encore redémarré.

Avant d'ouvrir la porte de ma chambre, je frappai à celle d'Olivia. Personne ne répondit. À cette heure, habituellement, elle était en chambre. Au moment où j'introduisais la clé dans la serrure de ma porte, je vis Elvira, une voisine du palier, sortant des escaliers. Elle venait de rentrer, elle aussi.

— Elvira ! Tu n'as pas aperçu Olivia aujourd'hui ?

— Elle est en bas. Je l'ai vue tantôt monter dans une voiture personnelle de couleur bleue.

— Une voiture de couleur bleue ?

— Oui ! j'ai bien vu.

Elvira me laissa seule devant ma chambre. Olivia, d'après ce qu'elle-même m'avait dit, n'avait plus de petit ami depuis le faux bond que lui avait fait, Hamed, un étudiant d'origine libanaise.

Les heures qui suivirent, je me surpris en train de penser à Bautrot, le vieil amant. Je me sentais

soulagée d'avoir réussi à apaiser ce fauve jaloux. Pourtant, je dormis mal cette nuit-là. Je fis le même mauvais rêve que je faisais depuis trois semaines. Jetée au fond d'un affreux trou, j'avais le corps zébré de plaies, les cheveux ébouriffés. Je vis heureusement Bautrot pencher la tête au-dessus du trou. Mais, à ma grande surprise, il disparut aussitôt après m'avoir tiré la langue comme pour me narguer. Au moment où, au comble de la détresse, je consentis à m'offrir à la mort, Khigaly arriva avec deux jeunes gaillards. Il leur donna l'ordre de me sortir du trou. Ce qu'ils firent sur-le-champ.

À mon réveil, mes pensées, malgré moi, allèrent à Khigaly ! Il peupla mes pensées toute la journée. Le nom de Bautrot, au contraire, était pour mes oreilles un terrible châtiment.

L'après-midi, après mon bain, pour détourner mes pensées vers d'autres centres d'intérêt, j'allumai la télévision. Surprise des surprises ! Khigaly, le professeur-écrivain, pour mon bonheur, participait à une émission de débat littéraire « Le temps du démiurge ». La discussion portait sur sa dernière production, *Le fruit savoureux d'une vilaine blessure*, roman qui selon le modérateur, venait de remporter un Grand Prix International de Littérature. Au même moment, Olivia, qui était rentrée de sa curieuse randonnée nocturne, entra

dans ma chambre. Elle me tendit une lettre. Je ne la lis pas tout de suite, tant j'étais intéressée par le débat télévisé.

Nous regardâmes, ravies, la prestation du célèbre écrivain. Comme d'habitude, il était calme et convaincant. Je me promis d'acheter toute sa production.

Olivia me quitta au moment où je m'apprêtais enfin à lire la lettre. Elle venait du village et portait la signature de mon père.

Ma chère fille,

Je t'adresse cette lettre pour te donner certaines informations que tu as le droit de savoir. Il y a un monsieur du nom de Khigaly qui dit avoir été ton professeur au lycée. Il est venu voir ta mère pour lui exposer un problème. Il lui a dit qu'il t'aimait et souhaitait que ta mère te demande pardon pour tout le mal qu'il t'a fait, il y a quelques années. En tout cas, nous avions été surpris de découvrir que tu avais eu un ami quand tu étais au lycée. Ce que je peux te dire de lui est qu'il est un homme bien.

Il a dit aussi que tu devais rompre avec ton amant actuel, un vieil homme pervers, qui selon lui, abusait de toi en échange de son argent. Il ne te demande pas de revenir avec lui forcément, mais souhaite que tu comptes sur ta seule intelli-

gence pour réussir dans la vie. C'est ce monsieur d'ailleurs qui m'a remis la somme qui nous a permis de faire face aux frais des funérailles de ton défunt frère. Il nous l'a remise en ton nom et nous a assurés qu'il ne demandait rien en retour. Il nous a même demandé de ne pas dévoiler son identité.

Franchement cet homme m'a impressionné. Le proviseur nous a dit qu'il a eu un bon poste dans un ministère. Alors, s'il t'arrive de le rencontrer, dis-lui merci pour ce qu'il a fait pour nous.

Que Dieu fasse que tu n'oublies pas ce que je t'ai dit la dernière fois ! Je crois que c'est exactement la même chose que Monsieur Khigaly a dit.

À bientôt ma fille.

Ton père.

Encore Khigaly ! Et voilà que mon père est tombé sous sa séduction. Cette lettre que je venais de parcourir eut sur moi un effet bizarre. L'heure était venue pour moi de me réveiller. Et cette lettre en vérité venait à temps pour me motiver à me décider définitivement.

Ma dernière rencontre avec Bautrot, m'avait fait comprendre qu'il me considérait davantage comme sa « chose personnelle ». Je me sentais prête à l'oublier et à quitter ma chambre luxueuse,

cette belle geôle dans laquelle il me maintenait. Une petite voix me conseillait d'attendre d'avoir ma licence. Avec ce diplôme, je pouvais rompre les chaînes qui me liaient au vieux juge.

Entre-temps, les étudiants étaient en grève. Ils exigeaient la démission immédiate du ministre de l'enseignement supérieur qui avait eu le toupet d'augmenter les frais d'inscription. Le bâtiment, qui abritait la scolarité, fut mis à sac. Des autobus furent brûlés. Les affrontements entre les étudiants et les forces de la police durèrent une semaine.

Les militaires furent alors appelés, comme il fallait s'y attendre, en renfort. L'expédition punitive qui fut lancée sur les cités universitaires cette nuit mauvaise de chicane et de matraque, n'épargna personne. Notre bâtiment qui logeait seulement des filles fut la cible privilégiée des militaires. Ils fondirent sur nous comme des colonnes de fourmis magnans. Des jeunes filles furent violées.

On dénombra deux jours plus tard, au moment du bilan, douze morts, cent trois étudiants grièvement blessés et soixante étudiantes violées dont moi-même. Le syndicat étudiant par le biais des journaux de l'opposition affirma que le mot d'ordre de grève était maintenu. Il projeta une grande marche sur la présidence et l'état-major

des armées. Les opposants se rangèrent du côté des étudiants. Le gouvernement acculé ferma l'université et les cités pendant trois mois. Le président de la République mit sur pied une commission d'enquête. Les résultats de l'enquête accablèrent l'armée. Des officiers furent mis aux arrêts. La hiérarchie militaire fut remaniée immédiatement. La température tomba aussitôt.

* *
*

Je fus internée dans un Centre Hospitalier Universitaire avec plusieurs de mes condisciples. Je sentais des brûlures dans mon intimité comme si l'on y avait mis du piment rouge. Bautrot vint me rendre visite, le visage grave. Je commençai à pleurer dès que je le vis.

— Ce n'est pas ta faute Fleury si tu as été violée, me dit-il. Du courage ! Les fautifs vont passer devant le tribunal.

Bautrot, malgré tout, tenait encore à moi. Il s'assit au bord de mon lit et me prit la main. Au fur et à mesure qu'il me parlait son visage s'éclairait. Je me rendis compte que j'avais toujours besoin du service du vieux juge.

Il était calme et me souriait. Le sourire se muait en un petit rire plein de niaiserie. Je ne compre-

nais pas cette brusque envie qui l'avait pris de jouer au zouave. Il ne tarda pas à se dévoiler :

— Une nouvelle vie va commencer pour nous deux. Je t'assure ma chérie. Désormais, personne ne viendra t'importuner. Pendant ces moments de troubles, j'ai travaillé moi aussi de mon côté pour garantir la paix à notre couple.

Il me quitta en me laissant dans le mystère. Finalement, sa présence auprès de moi, loin de me réconforter comme il se devait, me plongea dans l'inquiétude.

Je me gardai d'informer mes parents du viol dont j'avais été victime pour ne pas les inquiéter. Je passai deux semaines à l'hôpital à méditer et à pleurer sur mon sort.

Après la reprise des cours, Olivia m'apprit que son frère aîné, Da Costa, avait été abattu par balles. Je pensai d'abord aux militaires enragés lancés contre les étudiants les plus en vue. Par la suite, je révisai mon opinion. Da Costa, en effet, n'était point un syndicaliste. De plus, le lieu de son assassinat était largement loin du théâtre des affrontements : il ne vivait pas en cité. Je soupçonnai alors la main de Bautrot.

Seule dans ma chambre, je pleurai la mort du beau métis. Da Costa fut un éclair dans la nuit noire de ma vie.

Cette même nuit-là, mon sommeil fut troublé par une suite de toux sèches.

18.

Nous étions dans la période des examens. Toute l'université, secouée par l'enjeu, était tendue. Le ciel, compréhensif, par intermittence, nous arrosait de quelques crachins balsamiques.

Envers moi, Bautrot affichait désormais une attitude des plus embarrassantes. Il se montrait de plus en plus impudent et envahissant. Contrairement à notre accord originel, il venait me voir en cité de façon intempestive. Précautionneuse, j'attendais mon heure en supportant stoïquement l'insupportable. Je me mis alors au travail comme une forcenée pour me donner toutes les chances de décrocher la licence dès la première session. J'étais d'autant plus confiante que depuis l'année d'avant, les professeurs-prédateurs avaient desserré leur étau autour de moi.

Deux semaines après les épreuves, les résultats furent affichés un mardi, dans l'après-midi. Je fus reçue comme major de ma promotion. J'étais aux anges ; je me disais alors que je pouvais enfin me libérer du juge vicieux. Pendant que j'attendais

cette occasion, Fany Clara, admise à sa licence elle aussi, vint passer quelques jours avec moi. Elle m'apprit que son mariage était pour bientôt et me proposa d'être sa fille d'honneur. Le même jour, son père, par téléphone, nous invita à déjeuner dans un restaurant luxueux, au quartier administratif.

Grande fut notre surprise de surprendre Olivia et Bautrot, face à face, à une table, s'entretenant et riant, comme deux vieilles connaissances. Olivia, paniquée, s'éclipsa sur-le-champ. Quant à Bautrot, il resta cloué à son siège et me fixa comme s'il venait de voir le diable. Fany me conseilla, pour ne pas indisposer son père, de faire comme si de rien n'était. Instantanément, je me rappelai les paroles de Safira la veille. « Attention, ouvre l'œil, la trahison est à ta porte, parole d'une étudiante expérimentée » m'avait-elle dit. Malgré mon trouble intérieur, je passai un excellent moment de gastronomie et de détente. Le père de Fany, beau phraseur, nous égaya tout au long du repas. Au moment de nous séparer avec le sublime ministre, je remarquai l'absence de Bautrot à la table qui était la sienne. Je ne saurai jamais comment il sortit du restaurant.

De retour en cité, nous ne fûmes point surprises, Fany et moi, de retrouver Olivia devant ma porte. Je la dépassai dédaigneusement sans lui

adresser le moindre mot. Après nous, elle fit son entrée dans ma chambre d'un pas hésitant. Elle se mit à parler sans que nous lui demandions la moindre explication :

– Il n'y a absolument rien de sérieux entre Bautrot et moi. Seulement, un jour, un étudiant que je ne connaissais pas, est venu frapper à ma porte et m'a dit qu'un homme m'attendait à quelques pas de la cité. Je fus surprise, à ma descente, de constater qu'il s'agissait de Bautrot, à qui tu m'avais présentée une semaine auparavant. Il m'a demandé alors de te surveiller et de lui rendre quotidiennement compte de tous tes faits et gestes. Il m'a fait comprendre qu'il agissait de la sorte parce qu'il t'aimait à la folie. D'abord, j'ai refusé ; mais il m'a proposé une forte somme et m'a promis de me donner de l'argent à la fin de chaque mois. La proposition était tellement alléchante que je n'ai pas pu refuser. Depuis lors, grâce à moi, il était au fait de tous tes déplacements et de toutes tes visites. Ce midi, pendant le déjeuner auquel il m'a invitée, je lui ai dit que j'en avais assez de jouer à l'espionne.

– C'était donc toi ? fis-je, choquée par la trahison.

– Olivia, comment peux-tu poser un acte aussi ignoble ? lui demanda nerveusement Fany.

– Fany, je te prie de demander pardon à Fleury.

Je ne pus me contenir. J'éclatai :

– Tu es une ingrate, une traîtresse, Olivia ! As-tu une idée de tout le mal que tu as fait à Da Costa et à moi, en acceptant de jouer ce rôle vil pour de l'argent ?

Elle sortit en sanglotant.

J'étais révoltée contre cette amie à qui j'avais tout donné : affection, confiance, aide matérielle. J'enrageais, j'écumais de colère. L'argent était devenu la fin de tous nos efforts. Mais à y réfléchir sereinement, Olivia était-elle si différente de moi, moins coupable que moi, Toto Fleury ? Au nom de l'argent n'avais-je pas moi aussi vendu mon corps, humilié mon père, sacrifié mon amour ? Je conclus alors qu'Olivia méritait mon pardon. Nous tournerions ensemble la page pour donner une nouvelle chance à l'amitié. La vraie amitié, la plus durable, est celle qui, morte, renaît sur les cendres de la trahison.

Une toux vicieuse me prit par la gorge et me secoua de façon convulsive. Je voulus, après qu'elle m'eut lâchée un instant, dire un mot, mais elle me reprit de plus belle, implacable, inexorable. Fany me tendit un verre d'eau que je vidai. Soulagée, je lui déclarai hâtivement, comme si mon temps était compté :

– Dès que je rencontre Bautrot, je mets fin à notre relation. Quant à Olivia, je lui pardonne.

- Il est aussi temps que tu cherches à rencon-
trer Khigaly. Peut-être que...

Je voulus parler mais je ne le pus. La toux
m'imposa sa loi. Je commençai à étouffer atroce-
ment. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait.

- Fleury, je crois qu'il faut aller à l'hôpital, dit
Fany, l'inquiétude dans les yeux.

Elle se tut. Nous nous regardâmes, silencieuses,
anxieuses, incapables d'extérioriser nos pensées
respectives. À l'Hôpital, le médecin qui me reçut
me fit faire des examens au laboratoire. Le lende-
main, il m'annonça que je souffrais de tuberculose
pulmonaire. C'est ainsi que je fus admise dans une
clinique spécialisée de maladies infectieuses.
Alerté, Bautrot accourut et déposa à la comptabi-
lité une forte somme pour la prise en charge de
tous mes soins. Quelques jours plus tard, un week-
end, déchargé de ses nombreuses occupations, il
revint à la clinique. Il se précipita immédiatement
dans ma chambre. Un plastique transparent sépa-
rait mon lit et mes éventuels visiteurs. Après
quelques hésitations, il me dit d'une voix émue :

- Ma chérie, le médecin vient de m'informer
que tu souffres de tuberculose. Est-ce vrai ?

-...

Il se tut. Dans le silence de cette chambre mo-
rose, j'entendais sa respiration.

– Ne t'a-t-il pas demandé de faire l'examen de... ?

Il ne termina pas sa question. Mais je l'avais déjà devinée. Je sentis qu'il hésitait. Finalement, la question que je redoutais tomba comme un couperet.

– ...de dépistage du sida ?

– Il me l'a demandé mais l'examen se fera à la seule condition que je le sollicite. C'est la règle ici. Je ne veux pas le subir.

Long silence. Je fermai alors les yeux, les oreilles aux aguets. J'attendais qu'il m'annonçât le terrible verdict qui allait décider de mon avenir. Bautrot avait le droit d'imaginer le pire. Aucun bruit autour de moi, seul ne me parvenait que le bruit du battement saccadé de mon cœur. Soudain, comme dans un film d'horreur, j'entendis des bruits de pas s'éloigner doucement de moi. Chaque pas que percevaient mes oreilles laissait sur mon cœur une entaille. Les pas avaient franchi le seuil de la porte et s'étaient engagés dans le couloir du bâtiment. Je les entendais décliner jusqu'à s'évanouir complètement. Le silence retomba, terrible. Bautrot venait ainsi de m'abandonner au moment où j'avais le plus besoin de lui.

Les jours suivants confirmèrent mes craintes. Le juge ne mit plus pied dans la clinique. Après avoir traîné mon corps sur plusieurs lits et sous

plusieurs hommes, le temps était venu pour moi de payer pour mes péchés.

Fany Clara, lors de l'une de ses visites quotidiennes, dissipa toutes mes illusions. Elle m'annonça que Bautrot ne reviendrait plus me voir. Ils avaient eu une discussion, et ce dernier lui aurait déclaré que j'étais infectée par le terrible virus. Ce jour-là, il était en compagnie d'Olivia, sa nouvelle conquête. J'étais abattue, consternée. Le sort avait faussé tous mes calculs, j'avais besoin plus que jamais du vieux juge. Lui seul pouvait assurer les frais de mon séjour qui continuait de se prolonger inéluctablement dans cette clinique froide.

— Le traitement de la tuberculose est gratuit dans les centres publics, me fit entendre le médecin. En clinique, en raison du séjour qui risque de se prolonger, ce traitement va te coûter cher surtout pour les personnes comme toi, qui n'ont aucune couverture sociale.

— Mais Monsieur Bautrot vous a remis assez d'argent, n'est-ce pas ?

— Oui ! Mais cet argent est déjà épuisé après la première semaine. Et vous devez même encore de l'argent à la clinique car il y a des factures encore impayées.

Fany, à ma demande, alla vider mon compte en banque et vint payer ce que je devais. Les jours passèrent sans que mon état ne s'améliorât. Mon



père averti par Clara – elle l'avait appelé sans mon accord – arriva le même jour. Quand il me vit, amaigrie et pâle, il coula des larmes. C'était la première fois que je voyais Toto, mon père bien-aimé, pleurer. Je pleurai aussi en me souvenant de tout ce qu'il m'avait dit pour m'épargner des pièges de la vie que je menais.

Le médecin qui me traitait, insista auprès de mon père pour me faire subir l'examen du dépistage du VIH SIDA.

Mon père, malgré l'opposition de Fany, me sortit de la clinique et m'envoya avec lui à Boignikro le lendemain. Simple geste de désespoir ! Sur le chemin du retour, sa voix comme un refrain me parvenait incessamment :

– Ma fille, nous tenterons de te guérir avec les remèdes traditionnels. Je suis convaincu que tu n'as pas le Sida. Dieu ne peut permettre que tu aies le Sida.

Le camion qui nous transportait s'immobilisa devant notre cour au moment où le soleil commençait à pâlir. Ma mère, à ma vue, éclata en sanglots comme si l'on avait ramené mon cadavre.

On me fit coucher sur mon petit lit, dans la chambre qui avait couvé mon enfance jusqu'à mon adolescence. Seule, je découvris alors que ces quatre murs, malgré la pauvreté de mes parents,

constituaien pour moi un rempart infranchissable contre le mal qui me suçait sournoisement la vie.

Déjà, les visiteurs commencèrent à défiler. Rapidement, toute la ville fut informée de ce que je souffrais du SIDA, sans que j'eusse subi un quelconque examen pour le confirmer.

Dix jours après mon retour à Boignikro, j'étais méconnaissable. J'avais perdu l'appétit, je ne mangeais plus. Ma peau se collait à mes os, mettant ainsi en relief mon architecture squelettique.

19.

Ce matin, ma mère venait de me laver, comme elle le faisait depuis mon retour catastrophique en famille.

À peine m'étais-je étendue sur mon petit lit que j'entendis une voiture se garer devant notre cour. De la chambre, me parvinrent des voix échangeant des civilités. Mon père s'entretenait avec une voix qui me semblait familière. Cette voix, je la connaissais bien. Était-ce possible ? Soudain, j'entendis frapper délicatement à la porte.

– Tu as de la visite ma fille ! dit mon père.

Il avait ouvert la porte et s'était retiré discrètement. C'est ainsi que je vis entrer dans ma chambre, un monsieur en veste bleue nuit, le visage épanoui et éclairé par un sourire réconfortant. Je restai bouche bée, à regarder Khigaly comme les premiers chrétiens au moment de l'Ascension du Christ.

– Khigaly ! m'exclamai-je d'une voix sifflante, brisée par l'émotion.

– Bonjour Fleury !

Je voulus pleurer, mais la source de mes larmes avait tarì depuis belle lurette. Assommée par la surprise, je restai là, le regardant, hébétée.

– Khigaly, mon Dieu, est-ce bien toi ?

– C'est bien moi.

Il s'installa sur le lit sans se gêner. Je ne rêvais pas, c'était bien lui. Il me semblait que je baignais dans une atmosphère magique favorable aux miracles.

Il s'approcha de moi et me prit la main. Une force inattendue s'infiltra par mes pores et irrigua mes veines.

Dieu faisait un miracle ! Je n'étais plus dans ma chambre, Khigaly non plus. Nous étions ailleurs, hors du monde, hors du temps. Nous étions sur une autre dimension, dans une autre réalité qui nous appartenait à nous seuls. Ce n'était plus la raison qui concevait les idées qui coulaient dans nos paroles. Place était laissée aux facultés supérieures, aux organes nobles, au cœur et à l'âme. Notre langage devint poésie vivifiante, chant d'espoir. Nous échangeâmes durant de longues minutes. Khigaly, par une démarche argumentative, me mit en confiance. Je reconnus à la fois le philosophe et le poète. J'acceptai à sa douce et pressante demande de subir le test du sida.

– *Et si le test est positif ? lui demandai-je.*

– *Alors, tu suivras le traitement.*

Aujourd'hui, même le virus dans le corps, la vie est possible. Les antirétroviraux me gonflent d'espoir. La vie t'appelle, la vie te réclame.

– Je préfère le silence bienfaiteur de la mort! Ma vie n'aura plus de sens. Tout le monde me fuita

– Moi je serai là pour toi

– Je t'aime Khigaly, tu ne mérites pas ce châtiment. De toi le sacrifice est trop grand.

– Rien n'est trop grand quand on aime. L'amour véritable se prouve par le sacrifice. Mon amour pour toi est une flamme immortelle

– Moi aussi, jamais mon cœur n'a cessé de danser pour toi, mais la vie...

– Chuttt ! Tout le reste n'est que vanité. Me suffit ton amour. Et le mien te suffira.

– Même infectée ?

– Encore plus, si infectée es-tu.

– Que gagnes-tu en retour ?

– Ton amour ne me suffit-il pas ?

– Auprès de toi je me sens forte.

Je marche sur le feu en riant

*Je fis le test le lendemain à la Fondation
Drobo II*, le centre le plus célèbre de dépistage
du VIH-SIDA.* 

20.

J'attendis le résultat au domicile de Khigaly où je passai plusieurs nuits. Mon hôte vivait toujours seul sa vie de bohème, au milieu d'une montagne de livres. Malgré la toux et la fièvre qui me tenaillaient par intermittence, je m'efforçai de savourer ma présence chez lui. J'observai chaque objet de sa maison comme un trésor. Une nuit, alors que ma tête reposait sur sa large poitrine, Khigaly leva un coin de voile sur sa vie :

— Fleury ! Aujourd'hui, je veux te parler de moi, de mon passé lointain et récent. Surtout ne m'interromps pas, car je serai clair et complet.

Je me redressai pour mieux avaler ses paroles. Il y avait longtemps que j'attendais ce moment. Khigaly, malgré sa gentillesse envers moi, ne me parlait presque jamais de lui.

« Tout avait commencé par une déchirure. Une rupture mortelle qui m'avait coûté tant de larmes.

* * *

« Je m'appelle Khigaly. Mon père est professeur de lettres modernes. Il allait à la retraite au moment où j'avais été recruté comme professeur de philosophie par le ministère de l'éducation nationale. J'ai eu cinq années de service au lycée municipal d'Adodougou. Dans cette petite ville affable, je tombai amoureux d'une admirable étudiante en deuxième année de communication. Elle s'appelait Edith Brizo. Mon bonheur indomptable est qu'elle m'aimait aussi du même amour. Mais notre idylle allait être compromise de la façon la plus brutale.

« Notre rêve de nous marier allait être contrarié par son père, Gabriel Brizo, PDG d'une société de transformation de noix de cajou. C'était un homme riche et influent. Un homme aux principes raides, attaché à la théorie capitaliste du mariage d'intérêts. Pour sa fille, il rêvait d'un mariage « qui rapporte gros ». Aussi, quand a-t-il appris que sa fille était amoureuse d'un jeune enseignant, il fut courroucé et malheureux comme si son entreprise venait de s'écrouler. Après de vaines menaces qui n'effarouchèrent point sa fille, il me convoqua un jour dans son bureau. Il m'expliqua calmement

que je ne pouvais pas épouser sa fille car elle était promise à une personnalité du pays, et que je lui rendrais un grand service si je m'éloignais définitivement d'elle. Quand, à mon tour de parler, je lui fis comprendre que sa fille et moi nous nous aimions ; il me promit de me dédommager du désagrément que cette séparation allait me causer. Il me signa d'emblée un chèque et me le tendit. Je repoussai le chèque sans même y lire le montant écrit. Irrité par mon refus de me soumettre à sa volonté, il me menaça de me conduire devant les tribunaux pour viol.

« Je sortis de son bureau offusqué par ses airs d'empereur contrarié. Il ne pouvait pas comprendre que mon amour pour sa fille n'était ni négociable ni échangeable.

« Le soir même, Edith vint à moi, en pleurs. Son père, pour nous séparer définitivement, décida cyniquement de la faire partir au Canada où vivait déjà son oncle, un célèbre journaliste.

— Je vais me suicider Khigaly, me répétait ma dulcinée.

J'eus peur. Je l'aimais tellement que je préférerais la voir vivre loin de moi que de la voir morte.

— Nous nous aimons et rien ne peut mettre fin à notre amour, ni la distance ni le temps. Va au Canada selon la volonté de ton père. Étudie avec acharnement comme si ta vie en dépendait.

Quand, munie de tes diplômes, tu réussiras à te trouver une place au soleil, indépendante et libérée de son ombre, tu décideras de toi-même du sens à donner à ta vie. En ce moment, ton père n'y pourra rien. Moi je t'attendrai. Nous sommes jeunes et l'avenir nous appartient. L'amour sincère rend tout possible. Ni la violence, ni l'érosion du temps ne peuvent le vaincre.

Deux mois après, une après-midi sévère du mois d'Août, sur le chemin qui mène à la capitale d'où elle devait emprunter un avion, un minicar vint heurter violemment et renverser la BMW qui les transportait. Seul Gabriel Brizo sortit indemne de ce tragique accident. Edith et le chauffeur moururent sur le coup. Quand la nouvelle emportée par le vent en colère me parvint, j'eus le sentiment que je n'avais plus rien à faire sur cette terre.

Ni le réconfort de mes géniteurs ni le soutien de mes collègues ne réussirent à panser la béante plaie laissée dans mon cœur. Je travaillais sans aucune passion. Je n'étais plus capable d'aimer une fille. Toutes celles, avec qui j'avais essayé de nouer une relation amoureuse, avaient souffert de mon insensibilité blessante.

Un ami européen me conseilla alors de quitter la ville et surtout de m'adonner à l'écriture à laquelle je m'essayais déjà. Selon lui, la création littéraire était dans mon cas la meilleure thérapie.

À ma demande expresse, je fus affecté à Boignikro. J'y suis arrivé un mois de septembre, le cœur encore saignant ; dans mes bagages, ma peine, mes craintes, mes ententes, mes poèmes. Pour oublier les tortures du passé et féconder une nouvelle vie. Seule arme : ma plume. Seul adjoint : ma douleur.

Dans cette ville, je me promis de mener une vie solitaire et austère, en me consacrant uniquement à mon métier d'enseignant et à la création littéraire. J'écrivais sans relâche, avec passion, avec acharnement. En deux mois, j'avais écrit une centaine de poèmes. La douleur m'inspirait et nourrissait mes créations. J'écrivais avec mes larmes, avec mon sang. La nuit, à l'aube, les week-ends... Comme si l'acte d'écrire allait me ramener ma dulcinée !

« Edith était dans tous les mots qui jaillissaient de mon esprit de démiurge. Toutes les fois que ma plume grisée accouchait des lignes sublimes sur des pages, mon cœur abîmé se soulageait et la vie revenait en mes veines. Mais, sentimentalement, je me sentais toujours mort. Le coucher du soleil ne me faisait plus pleurer. Le clair de lune ne versait plus de joie dans mon être abyssal. »

Il suspendit son discours et se redressa. La tristesse se lisait dans ses yeux. Il passa une main sur le visage et poursuivit :

« C'était durant ce moment de torpeur que Fanny Clara avait tenté d'entrer dans ma vie. Elle m'était sympathique et manifestait une intelligence au-dessus de la moyenne. Je confesse : j'ai un faible pour les filles intelligentes. Je l'avais remarquée dès les premiers jours de mon cours. Il m'arrivait de lui faire un sourire, mais c'était un geste sans arrière-pensée, un geste quelque peu mécanique à l'endroit d'une brillante élève. Je remarquai plus tard qu'elle était excitée et joviale dès que je mettais les pieds dans votre salle de classe. Pour tout dire, elle était amoureuse de moi.

« Un jour, elle m'aborda dans la cour de l'école. Elle m'annonça qu'elle viendrait me rendre une visite de courtoisie. Je lui indiquai mon habitation et elle y vint un week-end, à l'heure unique où le jour passait le flambeau à la nuit. Sans complexe aucun, elle me déclara sa flamme avec une candeur juvénile. J'eus pitié d'elle sur-le-champ, car je n'étais point disposé à avoir une aventure avec une fille. Je n'avais point le droit d'entretenir des relations intimes avec mon élève qu'elle était. Ma réponse l'assombrit et elle partit, triste et silencieuse. Cependant, elle avait continué d'être sympathique à mon égard. J'en fus sincèrement heureux.

« J'étais certain que je serais incapable d'aimer une autre fille, car me disais-je, on ne pouvait pas aimer deux fois dans la vie. L'amour sincère et vrai est une merveilleuse maladie qu'on contracte une seule fois dans la vie. »

Il s'arrêta un moment. Son visage si triste et si bouleversant comme le crépuscule, se métamorphosa d'une manière brusque. Le soleil se leva sur sa face. Il scintillait comme une pierre précieuse. La parole domptée continuait de couler...

« Mais, tout cela allait s'écrouler quand je te vis pour la première fois entrer dans ma classe. Je ne peux pas oublier le court-circuit qui se produisit en moi à l'instant où mes yeux te découvraient. Le coup de foudre ! Les jours passaient et je me surpris en train de penser à toi, Fleury : J'étais amoureux ; j'étais encore amoureux. Était-ce possible ?

« Cet amour dans mon cœur allait, grandissant. Malgré ma volte-face qui t'avait fait tant souffrir, cet amour-braise rougeoyait en moi. Malgré tes fugues de lycéenne, malgré tes folies de jeunesse, malgré tes errances de jeune fille désespérée, malgré ta maladie qui te destinait au nébuleux néant, je t'aimais sans condition, sans limite. Je t'aurais épousée même en enfer. Pour moi l'amour suffit et transcende toute autre considération. Tu sais maintenant tout... ».

J'observai Khigaly dans le silence. Il ne parlait plus et moi aussi je gardai le silence comme si je craignais de briser la magie qui avait suivi ses confessions.

21.

Fany me rendait des visites quotidiennement. Ensemble nous commentions chaque objet, chaque couleur, chaque geste en rapport avec la vie de l'écrivain, l'amour de ma vie. Fany Clara, en feuilletant, un après-midi, un des manuscrits qui traînaient sur le guéridon tomba sur un poème dont le titre captiva son attention de littéraire. Elle me le lit à haute voix :

Dieu, l'Artiste

*Aurore, aurore, l'heure en or
L'heure unique de renaissance de toute chose
Où tout s'empresse pour éclore !
Le coq majestueux lance son long ténor
Déchirant sommeil et silence...*

Ce poème savoureux chantait la beauté de la vie, la source du véritable bonheur. Il me fit comprendre non seulement que Dieu était lui-même un artiste, le Premier, mais aussi que la source de

la joie éternelle était dans l'Art. Ce poème était au-dessus de tout ce que Bautrot me donnait comme présents. Ce poème inspiré n'avait pas de prix.

Le lendemain, nous allions tous les trois, à bord de la voiture de Khigaly à la Fondation Drobo II. Le médecin, un Asiatique, nous reçut dans son bureau et nous remit, après un bref discours de préparation psychologique, dans une enveloppe fermée, le résultat de mon test. Il me demanda, gravement, de l'ouvrir à l'instant même. Ma cage thoracique semblait petite pour contenir mon cœur affolé. Je me tournai vers Khigaly qui me fit un sourire d'encouragement. J'ouvris la fameuse enveloppe de mes doigts tremblants. Un seul mot sur le papier brûlant me frappa dans les yeux : POSITIF.

Je fondis en larmes.

Aucun son ne sortit de ma gorge. Blottie sur la poitrine de Khigaly, je me vidai de toute l'eau qui coulait dans mon corps.

Je retrouvai ma famille plus pauvre qu'auparavant. Ma mère continuait de laver le linge des autres, mon père vendait sur un étal devant la maison de petites marchandises. Je voyais maintenant la vie d'un autre œil. Les faits les plus simples – le sourire de mon père, le chant de ma mère, leurs scènes de ménages – m'apportaient

une joie inouïe que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Les rides qui zébraient le visage des miens ne me paraissaient plus comme des appels lacinants à la mort, mais des scarifications dorées d'une existence comblée – elles brillaient à mes yeux.

Sur mon minuscule lit, je me remémorai les jours que je passai au domicile de Khigaly à Gbagbokaha avant le terrible test du VIH. Là-bas, les révélations que le sublime pédagogue me fit me permirent de comprendre la profondeur et la sincérité de l'amour qu'il éprouvait pour moi.

En me remémorant les paroles du seul homme que j'aimais vraiment, une profonde paix m'en-vahit. Certes, j'allais quitter ce monde qui m'avait broyée, mais je partirais avec la consolation de m'être réconcilié avec lui. Malgré ma maladie, il avait voulu m'épouser à la mairie. Mais je refusai l'offre. Khigaly ne méritait pas d'épouser, par pitié ou par amour, l'épave que j'étais devenue. Il m'avait prouvé qu'il m'aimait et cela me suffisait. Je m'accrochai de toutes mes forces à la vie pour me donner le temps d'écrire mon histoire. Les phrases coulaient de ma plume avec une farouche aisance. J'avais besoin d'écrire pour laisser à ma postérité de quoi méditer. Khigaly avait approuvé mon idée et m'aidait par ses conseils et ses directives d'écrivain expérimenté. Au bord de la tombe,

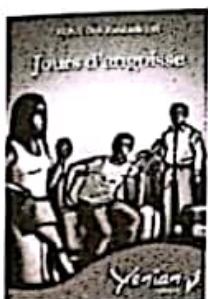
je me sentais utile. Je voulais surtout que tous les jeunes qui allaient me lire sachent faire les meilleurs choix. Mon père, philosophe dans l'âme, m'avait mise en garde. Mais il n'avait pas la stature idoine pour s'opposer à moi.

Chaque jour qui passait emportait un morceau de mon souffle mais ne freinait pas mon inspiration. Mon corps avait perdu sa vigueur mais mon esprit gardait encore sa vivacité.

Fany m'apprit que le vieux juge avait été arrêté et jeté en prison suite à une dénonciation d'Olivia. Les enquêteurs n'eurent pas du mal à découvrir qu'il était effectivement le commanditaire de l'assassinat de Da Costa.

Fany Clara après son mariage avec un jeune avocat, s'était envolée pour la France pour y préparer un doctorat. Safira, diplômée en droit, est entrée à l'ENA. Depuis la cité universitaire, elle rêvait d'une carrière de magistrat. Olivia, contre toute attente, est entrée à la police d'où elle est sortie avec le grade d'officier.

DANS LA MÊME COLLECTION



Jours d'angoisse, Récit, 112 pages, Joël KONE, 2013

...Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit-on.
L'inverse est tout aussi valable. Tant qu'il y a de l'espoir, il y a de la vie.

Sœurs de sang, Roman, 184 pages, Regina YAHOU, 2013

Shana et Mikénian, unies à leur naissance par un curieux concours de circonstance grandissent en véritables jumelles.

Ces liens se renforcent lorsque, plus tard...



Le treizième apôtre, Roman, 128 pages, Félicité Annick FOUNGBÉ, 2013

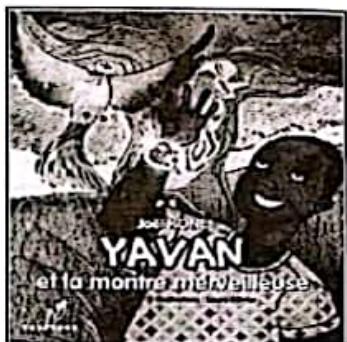
C'est avec ce titre insolite, évocateur et provocateur que l'auteur nous plonge dans un univers à la fois passionnant et fascinant, intriguant et troublant...

DU MÊME ÉDITEUR



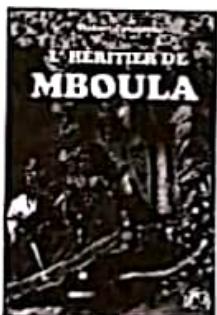
Le charme rompu, Nouvelles, 176 pages,
Bernadette Dao, 2014

...un recueil composé de récits brefs, ainsi que longs, courageusement menés dans un humour parfois caustique qui dédramatise à peine des situations dont l'actualité demeure vraie et saisissante. Le recueil fait la part belle à la femme : ses problèmes au quotidien, ses rapports avec les hommes.



YAVAN et la montre merveilleuse, Jeunesse, 40 pages, Joël KONE, 2015

Petit garçon courageux et au grand coeur, Yavan a une très vilaine habitude : il passe tout son temps à rêvasser et paresser, au lieu d'exécuter les tâches qu'on lui confie. Ses parents et son maître sont souvent fâchés avec lui...



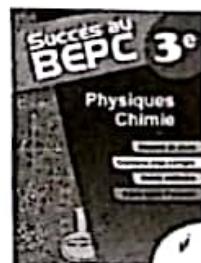
L'héritier de MBOULA, Roman, 144 pages,
Robert Zotoumbat, 2015

« Pourquoi ma famille, ma mère surtout, ne me traite-t-elle pas comme leur fils ? » C'est la question que se pose le héros de cette histoire. Il y trouvera une réponse au travers d'événements douloureux qui mettront en jeu sa vie même.



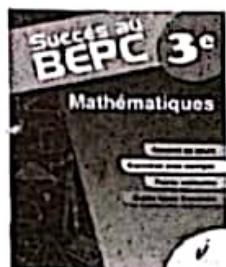
Succès au BEPC (Français), Parascolaire, 64 pages, KONÉ Youssouf / SORO Guéfala, 2010

Désormais, les épreuves de français au BEPC à votre portée !



Succès au BEPC (Physiques - Chimie), Parascolaire, 96 pages, KOFFI A. MADELEINE / KONÉ KATINAN NORBERT, 2015

Désormais, les épreuves de Physique - Chimie au BEPC à votre portée !



Succès au BEPC (Mathématiques), Parascolaire, 160 pages, ELLOH Georges / GUEDE G. Jean Paul, 2015

Désormais, les épreuves de Mathématiques au BEPC à votre portée !



Macaire ETTY est originaire de Badasso (sous-préfecture de Sikensi). Professeur de lettres modernes de formation, il est depuis octobre 2014, en poste à la Direction de la Vie Scolaire du Ministère de l'Education Nationale et de l'Enseignement Technique. Critique littéraire, Macaire ETTY anime, par ailleurs, depuis plusieurs années des chroniques littéraires dans des quotidiens ivoiriens et collabore avec des maisons d'édition qui sollicitent son expertise. *Pour le bonheur des miens* est son troisième roman.

Issue d'une famille pauvre, Fleury est décidée à réussir ses études. Intelligent et studieuse, elle pensait avoir tous les atouts pour réaliser ses rêves. Mais c'était sans compter avec les contingences existentielles. Fleury découvre qu'elle doit sacrifier sa dignité de jeune fille pour se faire une place au soleil et sortir les siens de l'indigence. Entre son honneur et le bonheur de sa famille, quel sera son choix ? Macaire Etty, à travers un récit vivant, porté par une écriture splendide, nous accompagne sur le parcours atypique d'une jeune fille piégée par la vie.

A standard linear barcode is positioned above a series of numbers.

9 782916 532349

ISBN : 978-2-916532-34-9